



Pauvres, mais honnêtes, nous paraissions quand nous pouvons, et notamment le samedi 3 juin 2017

2017
1918
2675


Au Congo et aux Indes



Les Jésuites Belges aux Missions

Kwango, par Ivan de Pierpont, s. J.

Ce *Pourquoi ne pas raconter...* Cocq, s. J.

Be  al, par Grégoire Van Austen, s. J.



E par Mgr MONCHAMP



BRUXELLES
IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE
CHARLES BULENS, EDITEUR
75, rue Terre-Neuve, 75

1906



L'auteur du texte qui suit est passablement connu, parce que sa biographie « *Un Broussard héroïque, le P. Ivan de Pierpont* », par Louis Wilmet, a dû être tirée à un nombre colossal d'exemplaires, car on en trouve au moins un exemplaire, sinon plusieurs dans toutes les librairies de seconde main, pour peu que l'on ait la curiosité d'examiner le rayon « Afrique ».

Ce « *Broussard* » est une œuvre engagée, dont l'auteur tient à montrer que son personnage mérite bien l'adjectif « *héroïque* ». Plus prosaïques que lui, nous nous bornerons à publier, ci-après, la notice biographique de l'auteur, telle qu'elle fut publiée par l'ARSOM.

L'œuvre de Wilmet est postérieure à son décès, alors que ce qu'on va lire fut écrit dans sa jeunesse. Il avait 27 ans en 1906, quand l'ouvrage fut édité. Il était alors missionnaire dans le vicariat apostolique du Kwango (dont on constatera en consultant la carte incluse qu'il ne correspond pas à l'actuelle province du Kwango) et ses supérieurs l'avaient chargé de rédiger un « papier » sur l'œuvre des missions jésuites à cet endroit, et en particuliers sur leurs débuts, qui parut ensuite dans un ouvrage collectif, avec deux autres « monographies » consacrées à Ceylan et aux Indes. Ivan de Pierpont ne rechignait pas à la besogne : son « papier » congolais est le plus volumineux de l'ouvrage et en occupe presque la moitié.

Son texte sur le vicariat du Kwango est illustré de nombreuses photos et cite des textes et des témoignages de missionnaires de l'époque héroïque. On y retrouve par exemple un récit des débuts du « jardin d'essai du Frère Gilet », qui allait devenir plus tard le jardin botanique de Kisantu.

On remarquera que son texte, qui se veut descriptif, a aussi par moment des accents apologétiques. Il considère, en effet, que les Missions son « attaquées dans le rapport officiel de la Commission d'enquête ».

Il s'agit sans aucun doute possible de la Commission Internationale d'Enquête sur le Congo (c'était encore l'Etat Indépendant de Léopold II) qui se rendit sur place en 1904. Elle déposa son rapport en 1905, et, d'abord, la Belgique n'en comprit pas vraiment toute la portée, du fait qu'il était rédigé dans un style aride de procureur. Il n'impressionna que ceux qui, étant scientifiques, juristes, administrateurs, parlementaires, avocats, universitaires... avaient l'habitude de lire de tels documents. Mais ceux-là y lurent clairement la condamnation du système léopoldien et en furent bouleversés.

Les constatations de l'enquête révélaient que les abus existaient, et qu'ils étaient plus nombreux et plus graves qu'on n'avait pu imaginer. Elles révélaient surtout que les abus n'étaient pas seulement individuels, mais qu'ils tenaient au régime lui-même. Il y avait là matière à de graves réflexions. La divulgation des résultats de l'enquête eut un effet décisif :

grâce à elle, la critique du régime léopoldien entra dans une phase nouvelle. Avant l'apparition du rapport, les témoignages à charge du régime léopoldien étaient pratiquement tous des témoignages étrangers ; leur origine seule suffisait à les faire récuser. La Commission d'Enquête, pour la première fois, apportait au dossier une pièce d'origine non-suspecte.

En 1906, dans un ouvrage qui visait à vulgariser auprès du grand public ce qu'avait rapporté la Commission d'Enquête de 1904, Félicien Cattier remarquait : «... *la pitié humaine a besoin, pour se mettre en mouvement, de faits précis et concrets. La constatation des crimes les plus atroces, faite en termes généraux, n'excite point d'émotion* ». Pour ce public large qu'on appelle l'opinion publique, il fallut expliquer quelle était sa signification exacte.

Et plus loin, le même auteur écrivait : "*L'Etat du Congo, loin de s'acquitter de ce devoir primordial de colonisateur (d'enseigner à l'indigène à tirer de son sol natal un parti de plus en plus complet, à améliorer ses procédés de culture), interdit aux indigènes, d'après les constatations de la Commission (d'Enquête de 1904-1905), de tirer parti du sol qui lui appartient légitimement, dans une autre mesure que celle ou il l'utilisait avant 1885... Il maintient systématiquement les Noirs dans un état de civilisation inférieure, il les empêche d'améliorer leur condition matérielle. Cette interdiction est imposée dans un but de lucre, pour monopoliser au profit de l'Etat ou au profit de rares sociétés concessionnaires, les bénéfices résultant de l'exploitation du caoutchouc.*"

Enfin, touchant le cœur du sujet, Félicien Cattier écrivait, en des termes justes et cruels qui devaient rester célèbres :

« *La vérité est que l'Etat du Congo n'est point un Etat colonisateur, que c'est à peine un état : c'est une entreprise financière... La colonie n'a été administrée ni dans l'intérêt des indigènes, ni même dans l'intérêt économique de la Belgique ; procurer au Roi-Souverain un maximum de ressources, tel a été le ressort de l'activité gouvernementale* »

Dès lors, Léopold II eut beau faire des pieds et des mains, il lui fut désormais impossible d'échapper à la reprise du Congo par la Belgique.

1906 est l'année où, dans tous les milieux, on réagit au rapport de la Commission d'enquête. Félicien Cattier publie « *Étude sur la situation de l'État indépendant du Congo* », son ouvrage de vulgarisation et d'explication qui fit réagir le grand public. C'est aussi cette année-là que furent fondées les trois compagnies qui furent, pendant toute la période coloniales, les plus grands opérateurs économiques de la Colonie : la Société internationale forestière et minière du Congo (Forminière), l'Union minière du Haut-Katanga (UMHK) et la Compagnie du chemin de fer du Bas-Congo et du Katanga (BCK). Et l'Eglise se mit aussi en mouvement pour défendre l'œuvre de ses missionnaires.

Pourquoi ?

En effet, c'étaient l'Etat (c'est-à-dire Léopold II, souverain absolu au Congo) et les grandes compagnies, en particulier celles qui s'occupaient du caoutchouc, qui en prenaient pour leur grade dans le rapport. Les Missionnaires catholiques étaient presque absents de ses pages, alors que les Protestants comparurent souvent comme témoins à charge. Bien sûr, il y eut des voix pour évoquer leur « silence complice » ou leur « cécité volontaire ». Mais ces critiques émanaient d'anticléricaux militants, toujours à l'affût d'une occasion de « bouffer du curé ». Il s'agissait tout au plus d'un commentaire sur le rapport, non du rapport lui-même. Mettre ces propos sur le compte de la Commission d'Enquête aurait été non seulement une connerie, mais même une erreur tactique. Il est difficile de croire qu'à la Compagnie de Jésus on ait pu manquer de sens tactique ou de subtilité intellectuelle !

Mais 1906, comme je l'ai dit, est une année riche en texte. **C'est encore de 1906 que date la convention entre le Vatican et l'EIC qui concède aux Missions l'exclusivité de l'enseignement au Congo.** Et, comme on sait, les Jésuites sont aussi un ordre enseignant, sont légitimement fiers de leurs écoles et y tiennent beaucoup.

Nous, qui regardons les choses depuis 2017, nous savons que ce monopole resta en place pendant un demi-siècle et ne fut entamé (fort modestement) qu'en 1956 lorsqu'Auguste Buisseret fut Ministre des Colonies. On ne pouvait le prévoir en 1906 !

L'Eglise croyait son monopole menacé parce que la Commission, dans son rapport, avait émis la suggestion suivante : « *Nous proposons donc qu'une loi vienne obliger les pères de famille.... à envoyer leurs enfants..., à l'école de la mission... Dans tous les cas, à la demande expresse des parents, les enfants seraient dispensés de suivre le cours de religion.* »

En fait, de 1906 à 1956, les Congolais –dans la mesure où il leur était permis de s'exprimer – reprirent maintes fois cette revendication d'un enseignement neutre, sans être entendu.

Déjà en 1920, Paul Panda Farnana, le premier congolais diplômé de l'enseignement supérieur, et sans doute aussi le premier nationaliste, posa au nom de l'Union Congolaise, son O.N.G., devant les instances métropolitaines, le problème de la création d'écoles officielles pour noirs (enseignement professionnel et général). Il regrettait que « *personne, en dehors des missionnaires, ne se soit pratiquement préoccupé de l'enseignement* ».

Un quart de siècle après Panda Farnana, l'on retrouve cette même requête dans un texte signé par quatorze « évolués » de Léopoldville (Kinshasa), et publié dans *l'Avenir Colonial Belge* du 14 décembre 1945. Il s'agissait de Jean Sala, José Lobeya, Albert Koka, Sylvain-Maxime Zinga, Jean-Lambert Mangalibi, Pius Niele, Pascal Diatuka, André-René Aimba, Anselme Longola, Joseph Mongwama, Edouard Kebana, Arthur-Joseph Amissso, Léon-Jackson Baruti, Jean Ebykot. Ils réclamaient la création d'écoles laïques gratuites dont certaines devaient être exclusivement réservées aux « évolués ».

L'implantation de l'école officielle laïque pour Blancs en 1946 a ravivé la frustration des Noirs. Les « évolués » de Luebo au Kasai ont accueilli la mission sénatoriale belge en 1947 en exprimant une nouvelle fois cette doléance; ils le firent d'une manière originale, en l'insérant dans une chanson pour amadouer les sénateurs ! L'un des couplets demandait « *à la Belgique chérie une école laïque pour les garçons et les filles* ».

Dés lors, les prises de position, déclarations, « vœux » et réclamations vont se suivre à une cadence accélérée.

En 1948, déclaration de Jean Mukeba, membre « indigène » du Conseil de la province du Kasai, en faveur d'un enseignement neutre respectueux des croyances.

En 1952, déclaration de 3 représentants kasaiens au Conseil du Gouvernement afin que (1) se mette en place une enquête gouvernementale pour évaluer le nombre d'enfants sortis des écoles moyenne et professionnelle et dont les parents n'appartiennent pas à la religion catholique; et que (2) le gouvernement crée une école officielle laïque à Luluabourg pour dispenser un enseignement libre aux enfants tout en respectant les opinions des parents.

En 1951, Déclaration de Moïse Tshombé, membre « indigène » du Conseil de la province du Katanga, pour que l'Etat crée des écoles neutres, n'obligeant pas les enfants à changer de religion, comme l'exigent les missionnaires.

D'autres « évolués » vont continuer au Conseil de Gouvernement en 1951 le combat pour la création d'un enseignement officiel non confessionnel, laïc, en présentant individuellement des vœux pour « l'enseignement neutre ». Il s'agissait de 3 conseillers provinciaux (Katanga et Kasai) le commis Pascal Luanghy, le planteur indépendant David Mukeba, et le commerçant Moïse Tshombe. Ils demandaient, au nom de la liberté de conscience, la création d'écoles supérieures, professionnelles, agricoles, la constitution d'écoles pour jeunes filles. Et ils souhaitaient que le gouvernement dirige les écoles supérieures, professionnelles et agricoles neutres et que les enfants de religion catholique et protestante puissent les fréquenter sans contrainte.

En 1952, Moïse Tshombe a récidivé en déposant un nouveau vœu relatif à l'organisation d'un enseignement officiel laïc pour Congolais dans les sections primaires, secondaires et surtout professionnelles¹.

En 1954, Monsieur Mundingayi, représentant congolais, émet une demande pour que soit créé un enseignement neutre pour les « indigènes »; ses propos sont teintés de critiques vis-à-vis des missionnaires.

Ces vœux ne furent pas pris en considération par le gouverneur général qui estimait que l'enseignement dispensé sous l'égide des missions offrait l'avantage d'asseoir l'instruction sur une base morale et éducative donnant toutes les garanties. La politique scolaire impliquait une collaboration très étroite avec les Missions chrétiennes. Le gouvernement soutenait les écoles subsidiées confiées aux Missions. Il pourrait également créer encore d'autres écoles de régime officiel congréganiste. L'enseignement laïc allait faire de l'indigène un déraciné à tendance anarchique. De plus, la formule de l'enseignement subsidié était plus économique que celle d'un enseignement officiel laïque dont le coût grèverait le Trésor public². Ce n'était évidemment pas le point de vue de Buisseret. !

Si l'on examine la liste des Congolais³ qui se sont exprimés à un moment ou à un autre en faveur de l'enseignement officiel, on découvre assez rapidement qu'ils proviennent le plus souvent de certaines régions, cependant que d'autres ne semblent pas se plaindre de la situation existante. Le Kasai, le Haut-Katanga, la province de Léopoldville sont nettement mieux représentés que la Province Orientale ou l'Equateur. Cela ne signifie pas forcément que ces provinces étaient mieux fournies en agnostiques ou en sceptiques, ou que celles qui donnèrent peu de pétitionnaires se caractérisaient par la « Foi du Charbonnier ». Les Congolais réagissaient à un problème pratique, qui était l'exclusion sectaire des Catholiques par les Protestants et réciproquement. Cela pouvait créer pour les familles des situations inextricables, à propos d'aspect de leur vie privée qui étaient sans rapports avec la scolarité (appartenance et pratique religieuse, mariage, divorce ou concubinage, et j'en passe...)

De ce fait, les régions qui ont été massivement séduites par l'idée d'un enseignement religieusement NEUTRE étaient celles que les missions de différentes confessions se disputaient le plus âprement. C'est le cas du Kasai, du Haut-Katanga, du Bas-Congo...

D'autre part, les Protestants et les commerçants y étaient plus sensibles que les autres, les uns parce que minoritaires, les autres parce que leur choix scolaire pouvait se traduire par des sanctions professionnelles, la clientèle catholique ou protestante pouvant se voir invitée à ne plus fréquenter leur magasin.

L'école laïque, de la part des Congolais qui la demandaient, était donc moins une école où il soit possible de ne pas recevoir d'enseignement religieux, qu'une école dont on ne puisse pas être exclu sous prétexte d'appartenance religieuse.

Ironie du sort, cet avis exprimé en 1954 par des Congolais avait été émis cinquante ans plus tôt par les Blancs de la Commission d'Enquête de 1904, sans effet.

¹ L'insistance sur le professionnel s'explique, bien sûr, par l'importance de cet enseignement à E'ville, pour ainsi dire à la porte de l'UMHK

² Fondamentalement parce qu'un professeur prêtre n'était payé que comme prêtre et non comme professeur, ce qui l'aurait mis à égalité de salaire avec les fonctionnaires de l'Etat. De plus, comme on l'a dit, les rémunérations de ceux-ci étaient fortement augmentées par des primes et allocations diverses, notamment s'ils se faisaient accompagner de leur épouse et avaient des enfants. Frais contre lesquels le célibat ecclésiastique était une défense bien pratique !

³ C'est de l'extérieur du Congo que vint le soutien le plus spectaculaire : celui du Mwami du Rwanda, Mutara Ruhadigwa. Le nationalisme apparut plus tôt au Rwanda mais ce fut l'apanage de milieux très proches de la Cour du Mwami et c'était un nationalisme très royaliste et ethniquement très marqué Tutsi. De l'avis général, François Rukeba, qui fonda le parti UNAR, n'était pas grand-chose d'autre que l'homme de paille de Charles Mutara Rudahigwa

PIERPONT (de) (*Ivan*), Missionnaire de la Compagnie de Jésus (Herck-la-Ville, 18.9.1879-Id. 21.4.1937): Fils de François et de van den Hove d'Ertsenryk, Adèle.

Du côté paternel, il appartenait à une ancienne famille possédant un vaste domaine ancestral dans le bassin du Hoyoux, au sud de Huy; du côté maternel, à une lignée de grands propriétaires fonciers des environs de Louvain, aussi de vieille souche seigneuriale. Le jeune Ivan fut élevé dans un milieu très croyant, où les vocations religieuses illustraient chaque génération: il avait un oncle Jésuite, deux tantes religieuses, l'une chez les Chanoines de Saint-Augustin, l'autre, chez les Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul, partie comme missionnaire à Valparaiso, au Chili. Parmi ses frères et sœurs, Laure entra chez les Dominicaines françaises, René et Théodore firent profession chez les Jésuites.

Après ses humanités au petit séminaire de Saint-Trond, Ivan de Pierpont fit une année de philosophie à l'Université de Louvain et fut admis le 1^{er} février 1901 au noviciat d'Arlon. De septembre 1902 à fin 1904, il poursuivit ses études à Tronchiennes et en 1905 passa à la Résidence de la Compagnie de Jésus à Louvain pour y achever sa philosophie et sa théologie. Il suivait de près les progrès des missions en Afrique et en 1906 écrivit un essai sur l'histoire des missions des Jésuites au Kwango. En octobre 1906, il était nommé surveillant à la direction des grands pensionnaires au Collège Saint-Michel à Bruxelles. Toujours aux écoutes de ce qui se passait au Congo, il apprit que la mort y avait creusé des vides. Sa place était donc là-bas. Le 3 octobre, 1907, il s'embarqua à Anvers à bord du *Bruxellesville*. Son premier contact avec Boma, puis avec Matadi, fut décevant: il trouvait le Congo triste! Mais cette impression fut vite effacée par l'accueil que lui fit Kisantu avec sa mission déjà tout épanouie. Ivan de Pierpont y passa des années fécondes en travail spirituel, intellectuel et matériel; il se dépensa surtout au lazaret où la maladie du sommeil clouait sur des lits de souffrance des tas de malheureux. Aussi quelle joie pour lui d'apprendre la découverte de l'atoxyl!

En août 1910, ses supérieurs le rappelaient en Belgique suivant les règles de l'Ordre, pour lui permettre, ses années de « régence » révolues à Kisantu, de venir terminer à Louvain ses études théologiques et y être ordonné prêtre; le 25 août, le Père de Pierpont quittait Kisantu et s'embarquait le 27 à Boma. Il fut ordonné prêtre le 24 août 1913. Pendant quelques mois, il fut chargé de cours au Collège Notre-Dame de la Paix à Namur. Enfin, après quelque temps passé encore au noviciat de Tronchiennes, il était autorisé en 1914 à repartir pour le Congo. Il reçut son assignation pour Kikwit. Il était sur le point de quitter le pays quand éclata la guerre. Ardent patriote, il n'hésita pas à entrer comme aumônier à l'armée. Cependant, il profita de la première occasion pour franchir la frontière hollandaise et aller s'embarquer le 12 janvier 1915 à Flessingue afin de gagner Folkestone et Liverpool d'où le 6 mars, un bateau l'emporta vers Boma. Le 5 avril, il était à Kisantu et, le 29 mai, un steamer le déposait à Kikwit, poste fondé deux ans et demi plus tôt par le Père Legrand que la maladie du sommeil venait d'obliger à rentrer en Belgique. La trypanosomiase, qui avait été son plus cruel souci à Kisantu, le Père de Pierpont la retrouvait, maléfique et meurtrière, à Kikwit. Il écrivait aux siens: « Seul dans ma tente, j'ai pleuré; cette région si peuplée est devenue un désert; en trois ans, vingt-deux villages ont disparu; sur 636 huttes, une vingtaine restent debout. » Sans tarder, il demanda à aller faire au laboratoire de Léopoldville un stage pour y être initié au nouveau traitement appliqué au redoutable mal. Revenu à Kikwit, il se mit à l'œuvre avec

son indomptable énergie; il parcourut infatigable, toute la région, entrant en contact étroit avec les Bambala dont il sut capter la confiance; il n'avait peur ni de l'hostilité des féticheurs, auxquels il arrachait d'innocentes victimes, ni de la fatigue, ni des épidémies; en 1919, il contracta une grippe infectieuse dont il triompha, peut-être à force d'énergie et de foi en sa tâche.

Rentré en congé en 1922, il s'alimentait sa conversation que d'histoires sur ses missions congolaises; chaque jour, il menait campagne pour leur trouver des protecteurs et des collaborateurs; à Louvain, il fonda l'œuvre des « Petites Sœurs des missionnaires », groupement de jeunes filles qui s'engageaient à prier pour le succès de l'action missionnaire et à envoyer aux religieux à pied d'œuvre tout ce qui pouvait leur faciliter la tâche. Aussi, lorsqu'il repartit, fin 1922, sa foi dans la réussite se trouva raffermie par l'idée que ses petites « Orantes » seraient de loin ses collaboratrices. Arrivé au Congo, il fut chargé de fonder un nouveau poste à Kandala sur le Kwilu; mais en fin de compte on trouva plus urgent de lui confier à Kikwit la construction de la chapelle de Kikwit-ville, sur la rive opposée du Kwilu; il y travailla jusqu'en 1929. Entre-temps, son frère Théodore était venu le rejoindre et les Sœurs de la Charité de Namur étaient arrivées à sa demande pour aider les Pères de Kikwit. Grâce à ces renforts, le Père de Pierpont allait pouvoir se décharger d'une partie de ses responsabilités. Il en profita pour commencer l'érection d'un nouveau poste à Ngi, sur la Wamba, affluent du Kwango, à 150 km. au Sud de Wombali (confluent Kwango-Kasai); ce territoire était habité par les Bayanzi et les Bambala et en partie occupé par les protestants. Après un court séjour à Kinshasa pour raison de santé, le missionnaire s'installa à Ngi et y resta de la mi-novembre à la fin décembre 1929; puis il entreprit une nouvelle randonnée dans le pays et revint à Ngi le 6 février 1930 pour travailler au développement de la mission. Malheureusement, le 2 août 1930, une tornade dévasta le poste et il fallut recommencer à bâtir. Toujours à la recherche de nouveaux moyens pour rendre le travail plus efficace, le Père de Pierpont, d'ailleurs très fatigué, eut l'ingénieuse idée de fonder une congrégation de Frères coadjuteurs indigènes qui devaient seconder les Pères; ce fut un succès. Épuisé, le vaillant missionnaire rentra en Belgique, où il resta de novembre 1931 à juin 1932.

Revenu en Afrique avec de nouvelles forces et de nouveaux projets, il commença la construction du poste de Mbanza-Nseka, sur la Wamba, rive gauche, un peu plus haut que Kapanga (rive droite), à huit jours de marche de Bandundu, et en territoire des Bayaka, voisins des Bapende, et en territoire des Bayaka, voisins des Bapende, et en territoire des Bayaka, voisins des Bapende. Mais les Bayaka semblaient moins bien disposés que les Bapende; de plus, le territoire choisi pour la nouvelle mission était trop exigu; on transféra les travaux chez les Bapende, à Mukula qui, dès 1934, prenait rang de grande mission.

Tant d'activité, tant de dévouement minèrent sournoisement la santé du missionnaire que des crises cardiaques obligèrent plus d'une fois en cours de route à suspendre ses voyages. Un jour, un accès violent le surprit en pleine brousse et on dut le porter en tipoy jusqu'à Mukula. C'était le cri d'alarme. Malgré lui, le Père de Pierpont fut transporté le 5 juillet en baleinière de Mukula à Nkenge et de là en bateau jusqu'au local de la Croix-Rouge à Banningville. Le 17 juillet 1935, un grand steamer le ramenait à Léopoldville où il fut hospitalisé. En août, son état empirant, on le transporta à Boma où il s'embarqua à la mi-septembre pour Anvers. Il entra en clinique à Louvain, il était atteint d'une lésion des vertèbres lombaires qui occasionnait une sciatique douloureuse; il ne pouvait rester debout. Le 31 décembre 1935, une ambulance le reconduisit à Herck-la-Ville dans la vieille propriété familiale; en mai 1936, il se fit conduire à Arlon, à la Résidence des Jésuites qu'il voulait revoir. Le 6 janvier 1937,

on le transporta d'Arlon à Liège et de là à Herck-la-Ville où il s'éteignit le 21 avril suivant. Ses derniers mots furent pour ses ouailles qu'il avait dû quitter à contre-cœur: « Je vous demande instamment de prier pour les Bayaka dont la conversion est confiée au poste de Mukula. »

On a de lui: *Les Bambala, Revue Congo*, 1932, I, pp. 22, 37, 175, 205. — *Au Congo et aux Indes. Mission du Kwango*, Bulens, Brux., — *Le lazaret de Kisantu, Miss. Belges de la Comp. de Jésus*, 1908, pp. 332-340. — *Lettres, Ibid.*, 1908-1909, p. 336. — *Comment les missionnaires font des routes au Congo, Ibid.*, mai 1910. — *L'éducation des petits noirs: les écoles de Kisantu, Mouv. des miss. cath. au Congo*, 1911, n° 3. — *Les missionnaires au pilori*, opinion de M. Vandervelde, Brux., 1912. — *La mission du Kwango, Bull. Soc. belge d'ét. colon.*, 1907, pp. 73, 169.

11 décembre 1951.
M. Coosemans.

L. Wilmet, *Un broussard héroïque, le P. Ivan de Pierpont*, Charleroi, s. d. p. 444. — *Trib. cong.*, 30 avril 1937, p. 2. — D. Rinchon, *Mission. belges au Congo*, p. 27. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. III.

PRÉFACE

Il y aura bientôt deux ans, j'ai eu le bonheur de faire le pèlerinage des Lieux-Saints. Parmi les souvenirs qui depuis lors embaument mon âme, il en est un qui s'est ravivé dès l'instant où les auteurs des pages qu'on va lire m'ont demandé d'en écrire la préface. Le mercredi 14 septembre 1904, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, par une de ces matinées où le ciel bleu d'Orient étale ses mystérieuses profondeurs toutes irradiées des premiers feux du soleil, je gravissais silencieusement les sentiers rudes et solitaires qui conduisent au sommet du mont des Oliviers. J'allais avoir l'immense consolation de célébrer le saint sacrifice de la messe au lieu même de l'Ascension de Jésus. Le texte de l'évangile où sont consignées les dernières paroles du Maître, occupait en ce moment toutes mes pensées. *Toute puissance m'a été donnée au Ciel et sur la Terre : allez donc, enseignez toutes les nations.* (Matth. XXVIII, 18, 19.) Quelle autre parole a été plus féconde que celle-là? C'est de ce mot d'ordre

donné et exécuté que date le début de la transformation du monde : alors commence la lutte de la civilisation chrétienne contre la civilisation païenne. Et voilà dix-neuf siècles qu'elle continue, avec des revers sans doute, mais presque toujours victorieuse, et ajoutant à chaque âge des conquêtes nouvelles aux conquêtes antérieures.

Qu'est-ce donc qui explique cette persévérance dans le combat et la victoire, en dépit de tous les obstacles du dehors et du dedans, des faiblesses de notre pauvre nature, et des forces de résistance que ceux-là même qu'il faut sauver opposent à leurs libérateurs ?

Sans doute, l'explication profonde de cette merveille, c'est la toute-puissance de Jésus : *Data est mihi omnis potestas* ; elle travaille avec ses apôtres et au ciel et sur la terre : *in celo et in terra*. Et c'est pour cela qu'ils vont partout, et sous le ciel brûlant des tropiques, et parmi les glaces du septentrion : *Euntes ergo, docete omnes gentes*.

C'est bien là la cause première.

Mais quand, arrivé dans la mosquée octogone élevée à l'emplacement même de l'Ascension, je commençai la célébration de la sainte messe et que je tins entre mes mains l'hostie consacrée, en y contemplant sous les voiles eucharistiques la vivante réalité du Christ Jésus, je compris mieux que jamais que c'était la perpétuelle communion de l'Église catholique avec son divin Fondateur qui était le principe immédiat et l'admirable instru-

ment dont Dieu se servait pour susciter chaque jour de nouveaux héroïsmes.

Béni soit le Cœur de Jésus de ce qu'Il nous a laissé cet Aliment divin de l'apostolat, qui nous transforme en d'autres christes, jusqu'à inspirer à des milliers d'âmes la coopération la plus parfaite à son œuvre rédemptrice !

Si l'on étudie l'histoire de l'évangélisation, on constatera sans peine que l'œuvre de conversion est réservée presque exclusivement aux congrégations religieuses. Le clergé séculier n'a point à en être jaloux. Sa mission est de travailler là où la conquête est définitive, d'y multiplier les prières et les sympathies pour la propagation de la foi, d'y faire éclore les vocations à la pratique des conseils évangéliques. Mais les ordres religieux sont admirablement outillés pour l'apostolat dans les pays lointains. Cet apostolat a ses dangers physiques et moraux : la vie commune prémunit contre les uns et les autres. Il suppose une force extraordinaire de renoncement : les trois vœux de religion la donnent et la garantissent. Souvent il entraîne une vieillesse prématurée ou des infirmités qui exigent des soins familiaux : le missionnaire affaibli retrouve des frères pleins d'affection pour retremper auprès d'eux ses forces, ou attendre dans la paix l'heure de l'éternel repos.

Toutefois, l'histoire de l'apostolat depuis le début du XIX^e siècle nous présente une modalité nouvelle : c'est

l'entrée en masse dans les pays de Mission des congrégations religieuses de femmes. C'est là un fait providentiel, qui permet de prévoir que les progrès futurs du catholicisme seront beaucoup plus rapides qu'ils ne l'ont été dans les siècles précédents. Et certes, la Révolution française, en chassant les congrégations religieuses de la vieille Europe, ne se doutait pas qu'elle semait à pleines mains le catholicisme sur toutes les plages.

La religieuse pénètre dans bien des cabanes sauvages qui seraient impitoyablement fermées aux missionnaires. Et surtout, tandis que ceux-ci élèvent les adolescents, les religieuses s'occupent des jeunes filles. De cette façon, les chrétiens trouvent désormais des épouses qui partagent leur foi, et ils fondent des familles chrétiennes. Ainsi le mariage devient dans les pays infidèles ce qu'il est partout où l'Église est établie, le grand instrument de propagation des adorateurs du Christ Jésus et des élus à l'éternel bonheur.

Un autre phénomène de notre temps est à signaler : c'est l'introduction rapide et sur tous les points de l'Afrique et de l'Asie de tous les progrès de la civilisation. Les nations infidèles, soit par elles-mêmes, comme le Japon, soit par la force de pénétration des nations civilisées, comme les peuplades africaines, profitent de nos découvertes scientifiques comme de notre expérience sociale. Et encore que les gouvernements modernes se soient plus ou moins détachés de l'Église catholique,

l'empire de la terre, pour parler avec Bossuet, continue — inconsciemment ou non — à servir l'empire du Ciel. Il y a quelques jours au Parlement anglais, un député, aux applaudissements unanimes de ses collègues, racontait que, lors de la guerre des Boers, un pauvre Irlandais se mourait de maladie dans un camp, tandis que l'aumônier militaire était à 700 milles de là. Que fit le général? Il télégraphia à l'aumônier et, sur son ordre, quelques heures après, un train spécial amenait au chevet du malade le prêtre, porteur des suprêmes réconforts. Ce fait est symbolique. Il montre que les «libertés modernes» et les progrès de la science vont là où Dieu les mène, c'est-à-dire à l'œuvre salvifique de l'humanité.

Le livre qu'on va lire nous présente dans une trilogie émouvante la vérification des aperçus sommaires que nous venons d'esquisser. Le lecteur n'aura point de peine à s'en convaincre, pour peu qu'il veuille les conserver devant les yeux en parcourant ces pages écrites d'une plume alerte et avec un cœur de frère.

Qui en doute? Toutes les congrégations religieuses pourraient nous donner de semblables récits. Plusieurs l'ont fait et je prie Dieu d'inspirer à toutes les autres de les imiter : il est bon de révéler les œuvres de Dieu (Tobie XII, 7), et le Christ loue ceux qui laissent voir leurs belles actions pour faire glorifier le Père qui est dans les cieux (Matth. V, 16). Mais je suis particulièrement heureux que les trois auteurs du livre actuel, dont j'ai

connu le premier alors qu'adolescent il annonçait déjà au petit séminaire de Saint-Trond la délicatesse de sentiment qui s'épanouit dans toute son œuvre, je suis, dis-je, heureux qu'ils aient songé à faire revivre sous nos yeux, sur une sorte de cinématographe littéraire et artistique, l'apostolat de leurs confrères belges de la Compagnie de Jésus. Ils ont ajouté une preuve de plus à la démonstration de la fidélité constante de leur Ordre à la loi de ses origines telle que le grand Ignace l'a formulée : toujours rendre plus grande la gloire de Dieu, *ad majorem Dei gloriam*, à l'intérieur par l'instruction et le ministère, à l'extérieur par l'apostolat.

Que Dieu bénisse ce livre ! Qu'il suscite partout des prières et des aumônes, et surtout que dans le cœur des jeunes gens chrétiens à l'âme généreuse, des vierges capables de l'immolation totale d'elles-mêmes, il allume la flamme du zèle apostolique ! Au début elle sera peut-être faible et facile à éteindre : que ces âmes n'oublient pas que c'est au contact fréquent avec la Sainte Eucharistie que cette flamme continue à brûler et qu'elle s'avive.

Liège, ce vendredi 18 mai 1906.

Georges MONCHAMP,

Vicaire général.

LA MISSION DU KWANGO

par Ivan de Pierpont, S. J.

Avant-propos

Quand, il y a quelques mois, dans son rapport officiel, la Commission d'enquête au Congo attaqua les missionnaires catholiques, de tous les coins de la Belgique s'élevèrent, avec une imposante unanimité, les plus vives protestations. Des journaux libéraux même eurent la loyauté de prendre la défense des prêtres belges que l'on calomniait ainsi.

Sur tout ce que l'on a dit et écrit à ce sujet, nous n'allons pas revenir. Devant l'opinion publique, nous croyons la cause jugée.

Dans cette étude, nous voudrions faire connaître ce qu'est l'œuvre des missionnaires qu'on a le plus attaqués : les Jésuites.

L'idée que l'on se fait de l'ensemble de la Mission du Kwango est presque toujours un peu vague.

Les bulletins mensuels font bien connaître les progrès réalisés au jour le jour ; ils ne peuvent guère donner d'aperçus généraux. C'est cette lacune que nous voudrions combler.

Sans doute, les amis des missionnaires rencontreront dans ces pages bien des détails déjà connus. Ils en trouveront cependant beaucoup qui sont inédits. En groupant les uns et les autres, nous espérons leur faire connaître ce qu'est la Mission du Kwango, considérée dans son ensemble.

Puissent ces pages augmenter encore dans notre patrie les sympathies des catholiques pour les prêtres belges qui s'épuisent, là-bas, en travaillant au salut des pauvres Noirs.



RÉUNION DE MISSIONNAIRES A KISANTU

LA MISSION DU KWANGO

PREMIÈRE PARTIE

VUE D'ENSEMBLE

CHAPITRE I

APERÇU HISTORIQUE

Les premiers missionnaires du Congo aux XV^e et XVI^e siècles. — Départ des Jésuites belges en 1893. — Les Sœurs de Notre-Dame. — Nécrologe.



Les premiers missionnaires du Congo.

ERS l'an 1492, des prêtres séculiers portugais débarquaient sur les côtes de l'Afrique pour fonder une Mission dans l'Angola. Ils se heurtèrent à des difficultés sans nombre et, après d'héroïques efforts, échouèrent dans leur entreprise. Moins de cinquante ans après, en 1546, Jean III, roi de Portugal, fit appel à la Compagnie de Jésus naissante, et lui confia l'évangélisation de cette portion de son empire. En mars 1548, quatre Jésuites arrivent sur la terre congolaise.

Aussitôt ils se mettent à l'œuvre, et dès le mois d'août de la même année, un des Pères écrivant à ses frères d'Europe jette ce cri d'espérance : « Le Père Vaz a baptisé depuis que nous sommes ici près de 3,000 nègres. Pour ma part, quoique indigne, j'ai administré le baptême à 400 personnes. »

Débuts brillants qui, hélas ! ne devaient pas avoir de suites. Le roi nègre, qui d'abord avait bien reçu les nouveaux apôtres, ne tarda pas à se méfier d'eux. Ses tracasseries incessantes réduisirent les missionnaires à l'inaction. La lenteur des communications ne permit pas à Jean III d'intervenir pour soutenir les religieux, et en 1553, après la mort de leur Supérieur, ils rentrèrent en Europe.



TYPES DE CHEFS NÈGRES

A la fin de cette même année 1553, la Compagnie de Jésus tenta un nouvel effort. Trois de ses religieux sous la conduite du Père Gomez allèrent reprendre la tâche interrompue par leurs frères. Ils pénétrèrent plus avant dans le pays, et établirent une Mission sur les rives du fleuve Congo, connu alors sous le nom de Zaïre, et dans la région qui est aujourd'hui le Kwango (1).

De nouveau leur ministère fut entravé par le mauvais vouloir des tyranneaux indigènes. Après quelques années de travaux et de souffrances, force leur fut de renoncer définitivement à cette Mission.

(1) On trouve dans les lettres des anciens missionnaires des mots encore employés aujourd'hui, par exemple : « luku », — « chikwangue ».

Actuellement, il y a au Kwango des nègres qui portent des noms portugais, par exemple : Don Paolo, Dona Maria, Ngudi Mpasí (la mère des douleurs).

Les prêtres belges devaient de nos jours obtenir des succès plus encourageants.

Après la reconnaissance à Berlin, en 1885, de l'État indépendant du Congo, le roi Léopold II, soucieux de remplir la noble tâche que les puissances venaient de lui confier, s'adressa aussitôt à diverses congrégations de missionnaires afin d'obtenir leur concours pour l'évangélisation des Noirs (1).

Désireux d'obtenir aussi le concours de la Compagnie de Jésus, le Roi s'adressa à Rome, et sur sa demande, le Souverain Pontife Léon XIII confia aux Jésuites belges le bassin du Kwango.

*
* * *

Le 5 mars 1893, l'émouvante cérémonie des adieux avait lieu au collège Notre-Dame à Anvers. Le lendemain, les trois premiers missionnaires effectuaient leur départ : c'étaient les Pères Van Henexthoven et Dumont, et le Frère Lombary. Un mois plus tard, les Pères Liagre et De Meulemeester, les Frères De Sadeleer et Gillet s'embarquaient à leur tour.

Départ
des
Jésuites belges

L'année suivante, nouveau départ; mais cette fois ce n'étaient plus seulement des hommes qui s'en allaient. De vaillantes femmes, des Sœurs de Notre-Dame de Namur partaient avec eux, pour aller consacrer leur vie à la régénération des jeunes négresses. Scène émouvante que ce départ des Sœurs : tous ceux qui en furent les témoins

Les Sœurs
de
Notre-Dame

(1) Les Pères Blancs de Notre-Dame d'Afrique s'établirent au Congo, près du lac Tanganika, en 1878, avant la fondation de l'État Indépendant.

Les Pères de Scheut partirent en 1888.

Les Pères du diocèse de Gand, en 1891. Ils rentrèrent en Belgique en 1899.

Les Pères Trappistes, en 1893.

Les Prêtres du Cœur de Jésus, en 1897.

Les Prémontrés, en 1898.

Les Rédemptoristes, en 1899.

Les Missionnaires de Mill-Hill, en 1905.

en gardent à jamais le souvenir. Le Père Van Tricht l'a décrite quelque part en ces termes :

« Or, tout à coup, il se fit un silence. Sur la passerelle apparaissait, droite dans sa robe noire, souriante et un peu effarouchée, une religieuse! Elle descendit; sept autres descendirent après elle. Et comme une salve, de toutes les poitrines, plus retentissants qu'un tonnerre, jaillirent les « hourrahs » et les « bravos ». « Ah! monsieur, » me disait un vieux général qui avait les larmes bien près, » ces femmes-là nous aurions dû les recevoir chapeau bas. »

» La sirène du navire siffla ses trois coups sinistres, et la grande machine s'ébranla.

» Elles sont parties. Quand, après la traversée, elles abordèrent au port, la petite garnison de l'État détacha,



SŒURS DE NOTRE-DAME MISSIONNAIRES

pour les recevoir, un poste d'honneur, et quand elles passèrent entre leurs rangs, les noirs soldats ont présenté les armes.

» Pourquoi ces applaudissements ont-ils jailli de tous les cœurs? Pourquoi ces armes se sont-elles levées?

» Qu'y avait-il donc dans ce spectacle, pour faire vibrer ainsi à l'unisson les âmes?

» Il y avait la vision soudaine, très nette, très saisissante de ceci : des vies qui se donnent sans retour sur elles-mêmes, des vies qui se sacrifient sans aucun espoir ici-bas.

» Et cette vision est grande. »



LE R. P. ÉDOUARD LIAGRE

Chaque année, des missionnaires sont allés rejoindre leurs frères, faisant simplement, joyeusement le sacrifice

Nécrologe

de leur existence; chaque année aussi, il a fallu combler des vides. Car, sur cette jeune Mission, la mort a prélevé un large tribut.

Le nécrologe s'ouvre avec les débuts : Le Père Dumont, à peine arrivé, succombe sur la route des caravanes. Après



LE R. P. JOSEPH PRÉVERS

quelques années de travail, tombent à leur tour sur cette terre africaine, pour laquelle ils ont offert leur vie, les Pères Liagre et Bovy et les Frères Henricy, Vrielinck, Van der Straeten et Odon.

Les Pères Prévers et Hendrickx, victimes l'un et l'autre du terrible béri-béri, sont venus finir à Louvain une carrière dont les travaux eussent suffi à remplir les plus longues existences.

Les Pères Waroux et Henry Beck, que la maladie avait forcés de rentrer, sont morts au cours du voyage qui les ramenait dans la patrie.

Le Père Waroux en pleine mer ! Aucun prêtre n'était avec lui sur le navire, et cet homme, qui avait tout quitté pour porter sa religion aux sauvages païens, fut privé lui-même à sa dernière heure des secours et des suprêmes consolations qu'elle prodigue à ceux qui vont mourir. A ses funérailles le capitaine prononça quelques mots, les matelots rendirent les honneurs militaires... Puis... un bruit sourd !... le corps est tombé dans l'Océan, et c'est fini.

Henry Beck, un jeune homme qui comptait à peine quatre ans de vie religieuse ! Il n'était pas prêtre encore, et fut envoyé au Congo en 1897.

Après quatre mois de travail, la maladie le força à se rembarquer pour l'Europe. En route le mal s'aggravant, il dut descendre à terre, et mourut dans un hôpital à Las Palmas (1).

Oh ! nous ne nous étonnons pas que la Mission du Kwango ait progressé d'une manière vraiment merveilleuse. Jadis, suivant un mot célèbre, le sang des martyrs était une semence de chrétiens.

Aujourd'hui, ces vies sacrifiées héroïquement, ces holocaustes de la charité et du zèle apostolique sont la semence féconde, qui, confiée au sol équatorial, y fait lever les blanches moissons...

(1) Un poète épris d'idéal aurait de la peine à créer une figure aussi sereine, aussi noble et aussi sympathique que celle du jeune missionnaire tombé, le 30 décembre 1897, à Las Palmas, victime de son zèle pour le salut des âmes. Nous ne craignons pas de l'affirmer, peu de récits romanesques captivent l'intérêt autant que l'histoire attachante de cette vie héroïque. Au foyer paternel, à l'école des Frères, au collège, en vacances, en voyage, au noviciat, aux études, au Congo et surtout à l'heure de sa mort, partout et toujours Henry Beck apparaît de plus en plus ferme dans le devoir et chaque jour plus avide de sacrifice. HENRY BECK, S. J. *Missionnaire au Congo belge*, par le P. Paul Peeters, S. J., 3^e édition, 1 vol. in-8^o, illustré. Bruges, Société Saint-Augustin.



LA COLONIE DE KISANTU EN 1900

CHAPITRE II

LE MODE D'ÉVANGÉLISATION

Limites de la Mission. — Intelligence du Noir. — Trait de mœurs. — L'éducation de la jeunesse.

La Mission du Kwango a été fondée en 1893. Voilà treize ans qu'elle existe. En ce court laps de temps, d'immenses progrès y ont été réalisés; progrès spirituels et progrès matériels.

Les voyageurs qui ont parcouru les sauvages contrées congolaises sont stupéfaits quand, arrivant à Kisantu (Bergeyck-Saint-Ignace), ils se trouvent pour ainsi dire brusquement transportés en pays civilisé.

« On reste confondu, écrit le comte Hippolyte d'Ursel, devant la hardiesse avec laquelle, réduits à leurs seuls moyens, les missionnaires ont, sous ce ciel brûlant, fait plier la nature elle-même devant la ténacité de leur labeur (1). »

Comment les Pères s'y sont-ils pris pour arriver à ces résultats?

La Mission confiée par la Propagande aux Jésuites belges comprend le district du Kwango et la majeure partie du Stanley-Pool.

A l'ouest, elle a pour limite le chemin de fer; au nord, le fleuve Congo jusqu'au Kassaï, puis le coude du Kassaï jusqu'aux montagnes qui séparent son bassin de celui de la rivière Kwilu-Djuma; à l'est, ces mêmes montagnes

Limites
de la Mission

(1) Lettre du Comte d'Ursel au *Mouvement des Missions catholiques au Congo*. Sept. 1905.

jusqu'aux limites méridionales de l'État; au sud, l'Angola portugais.

La superficie du territoire ainsi délimité est environ quatre fois celle de la Belgique.

Voulant civiliser et conquérir au christianisme cette vaste région, les missionnaires font marcher de front la colonisation et l'apostolat.

Restaurer, chez les pauvres Noirs, avant d'y faire régner la grâce, la nature humaine si profondément déchue, faire de ces nègres paresseux et vicieux, non seulement des baptisés, mais encore des hommes actifs et industriels, tel fut, dès le début, l'idéal qu'ils se proposèrent. Pour l'atteindre, inutile de songer à travailler sur les adultes, déjà encroûtés dans la paresse et dans les tristes misères qu'elle engendre.

Intelligence
du Noir.

Le Congolais adulte, du moins dans le Bas-Congo, paraît, en général, incapable d'apprendre. Abruti par l'inaction et la vie uniquement animale qu'il mène, c'est tout au plus s'il parvient à comprendre les notions les plus élémentaires. Lui demander de retenir, c'est trop exiger de lui. Une vieille sauvagesse était toute fière d'avoir su apprendre le signe de la croix... en quatre mois!... Encore ne réussissait-elle pas chaque fois à le tracer correctement.

A partir de 15 à 20 ans, les casiers de la mémoire semblent remplis. Plus moyen d'y loger quelque chose.



TYPE DE NÈGRE DU BAS-CONGO

* * *

A quoi se réduit donc l'action du missionnaire sur les adultes? A tâcher d'amener les indigènes aux prières et

aux catéchismes publics pour leur faire saisir peu à peu ce qu'est Dieu et la religion.

On peut ainsi, lorsqu'un nègre est malade, lui rappeler brièvement les grandes vérités déjà souvent entendues.

Une bonne mémoire n'est pas nécessaire alors. Quelques courtes questions suffisent, et, si le moribond est bien disposé, on en fait, selon une pittoresque expression : « un voleur

de paradis ». Dans une foule de postes déjà, quand un païen est gravement malade, les autres accourent chercher le missionnaire ou à son défaut le catéchiste. Jadis, on n'appelait que le sorcier ! Satisfaits, faute de mieux de ne convertir les adultes que par raccroc, les Pères ont porté leur principal effort sur l'éducation de la jeu-



TROIS JEUNES ÉLÈVES DES PÈRES

d'inculquer aux petits sauvages

des principes religieux, le goût du travail ; de leur montrer, par les expériences qu'ils leur font faire, le bien-être qu'on peut se donner moyennant un peu de peine.

D'après les coutumes congolaises, les enfants n'appartiennent pas à leur père, mais bien à leur oncle maternel. Les enfants, du reste, ne s'occupent pas de l'auteur de leurs jours.

Trait de mœurs.

Le Père Opdebeeck demandait un jour à un négrillon : « Comment se nomme votre papa?... » L'autre crut qu'il se moquait de lui. Il se mit à rire et s'en alla sans répondre.

Le père, du reste, ne se soucie guère de sa progéniture ; quant à l'oncle, il ne voit dans les enfants que leurs services ou le profit qu'il peut en retirer.

Dès lors, il confie, sans beaucoup de difficultés, la jeunesse aux « Blancs de Dieu », surtout quand ceux-ci, pour

arranger les choses, offrent quelques cadeaux : brasses d'étoffe, couteaux, canifs.

Tout profit, pensent ces messieurs noirs : bouches de moins à nourrir et *matabiche* (cadeau) bien gagné.

Éducation.

A la colonie, les jeunes gens apprennent le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul et divers métiers, suivant les capacités dont ils font preuve.

Des plus intelligents on fait des catéchistes agronomes, qui sont placés à la tête des postes secondaires.

Ces postes, nommés fermes-chapelles, donnent à la Mission du Kwango sa physionomie propre.

Disséminés dans les villages indigènes, ils sont comme des jalons dans la zone où les missionnaires étendent peu à peu leur influence.

Ils sont visités fréquemment par un prêtre, qui donne aux jeunes colons conseils, encouragements ou réprimandes, et, en restant quelques jours au milieu d'eux, renouvelle leur piété et leurs bonnes dispositions.

* * *

A côté des Pères, éducateurs des jeunes gens, se trouvent les dévouées Sœurs de Notre-Dame. Elles élèvent et instruisent les filles, de manière à en faire un jour des épouses et des mères chrétiennes. Le comte d'Ursel a fait, en ces quelques lignes, un magnifique éloge de leur œuvre : « La patience des bonnes Sœurs arrive à faire de ces sauvages des enfants soumis, instruits, et chose non moins étonnante... propres ! J'ai vu leurs classes irréprochables, classe de lecture, d'écriture, de calcul, classe d'ouvrage, où sont confectionnés à la machine les robes des enfants, des vêtements de femmes, — une des grandes fiancées venait de terminer sa robe de noce ! — et même, d'irréprochables costumes pour les agents blancs. »

L'action d'un côté sur les jeunes gens, de l'autre sur les jeunes filles, prépare une génération chrétienne en bonne voie de civilisation.

CHAPITRE III

LES POSTES PRINCIPAUX

Les postes abandonnés. — Nlemfu et son accès. — Paysage de Kimpako. — Le pays des palmiers. — Un boy prudent. — Aspect de Wombali. — Patrice. — Chasseurs.

La Mission du Kwango compte actuellement six postes principaux, occupés chacun par deux prêtres (1). Ce sont :

Kisantu (Bergeyck-Saint-Ignace);
Nlemfu (Brugelette-Saint-Charles);
Kimpako (Turnhout-Saint-Pierre);
Sanda-Saint-Antoine;
Mpese Sainte-Gertrude;
Wombali (Casier-Saint-Jean).

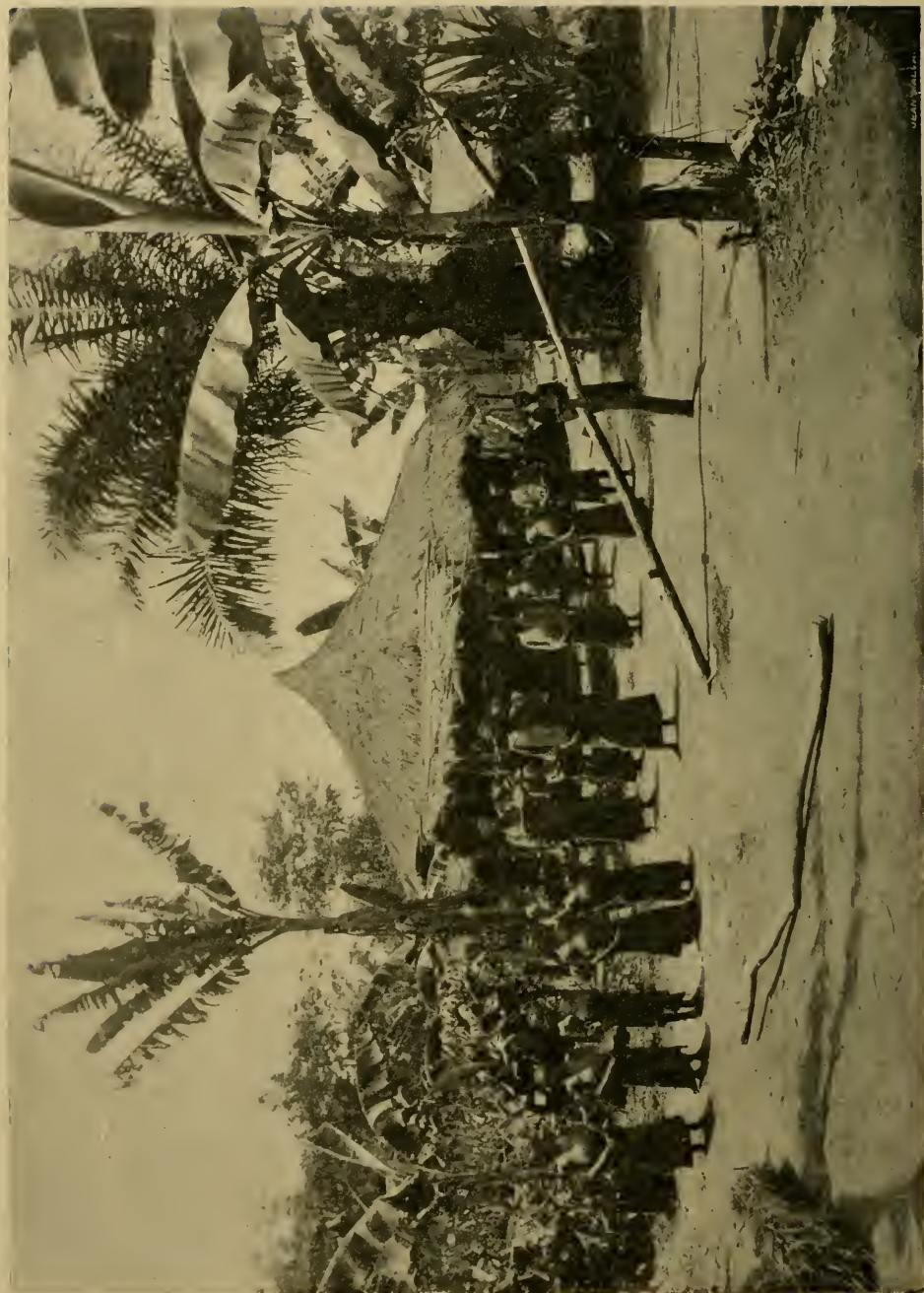
Plusieurs résidences, sur lesquelles on avait fondé de grandes espérances, ont dû être abandonnées et les sacrifices qu'on avait faits pour les établir ont été en majeure partie perdus.

A peine les Pères sont-ils arrivés dans leur nouvelle Mission, que l'insalubrité du climat les force à quitter Kibangu, leur premier établissement.

Ils s'installent à Kimuenza, à quatre lieues au sud de Léopoldville, et y fondent la Mission de Sainte-Marie. Un travail opiniâtre change bientôt l'aspect du plateau. Des bâtiments en briques sortent de terre et viennent donner aux indigènes stupéfaits la plus haute idée de l'intelligence des Blancs.

Postes
abandonnés.

(1) Kisantu fait exception. Il y a ordinairement plusieurs prêtres en résidence à ce poste. Voir chap. suivant.



UNE FERME-CHAPELLE — ANVERS-SAINT-IGNACE

Hélas! il fallut quitter Kimuenza, et la Mission Sainte-Marie, centre principal au début, tomba finalement au rang de simple ferme-chapelle. La crise alimentaire que traversait cette partie du pays, à cause du voisinage de Léopoldville et aussi la terrible maladie du sommeil déterminèrent, entre autres causes, ce triste abandon.

Pour comble de malheur, quand les Pères furent partis, et que les herbes victorieuses eurent reconquis leurs anciennes possessions et poussé leur masse envahissante jusqu'au pied des murailles, les indigènes eurent la fantaisie de mettre le feu à la brousse. La menuiserie avec tous les outils, l'école, les maisons des enfants devinrent la proie des flammes. Aujourd'hui l'ancienne habitation



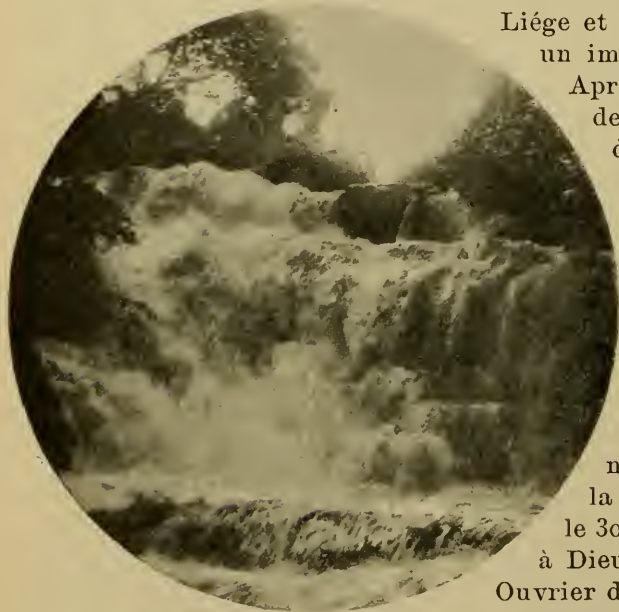
TOMBE DU P. LIAGRE A KIMUENZA

des Pères est devenue la demeure du catéchiste. Avec quelques autres bâtiments en briques, c'est tout ce qui reste du passé.

Nous nous trompons; tout près de ces murailles calcinées, il y a un souvenir bien cher à tous ceux qui s'intéressent à la Mission du Kwango : c'est la tombe du Père Edouard Liagre.

Il était l'âme du poste de Kimuenza : Blancs et Noirs l'aimaient, et tous ceux qui ont passé par la Colonie de Sainte-Marie ont gardé un agréable souvenir de leur séjour ou de leur visite.

Dans les difficultés des débuts, le Père Liagre ranimait les courages par cet entrain et cette belle humeur dont ses anciens élèves de rhétorique, à Liège et à Namur, ont gardé un impérissable souvenir.



UN RAPIDE (INKISSI)

Après quatre ans et demi de séjour au Congo, il dut rentrer en Belgique pour refaire ses forces épuisées.

Quelques mois de repos l'ayant un peu remis, il crut ses forces aussi grandes que son courage et repartit.

Hélas ! c'était pour ne plus revenir ! Dans la nuit du jeudi saint, le 30 mars 1899, il rendit à Dieu son âme vaillante.

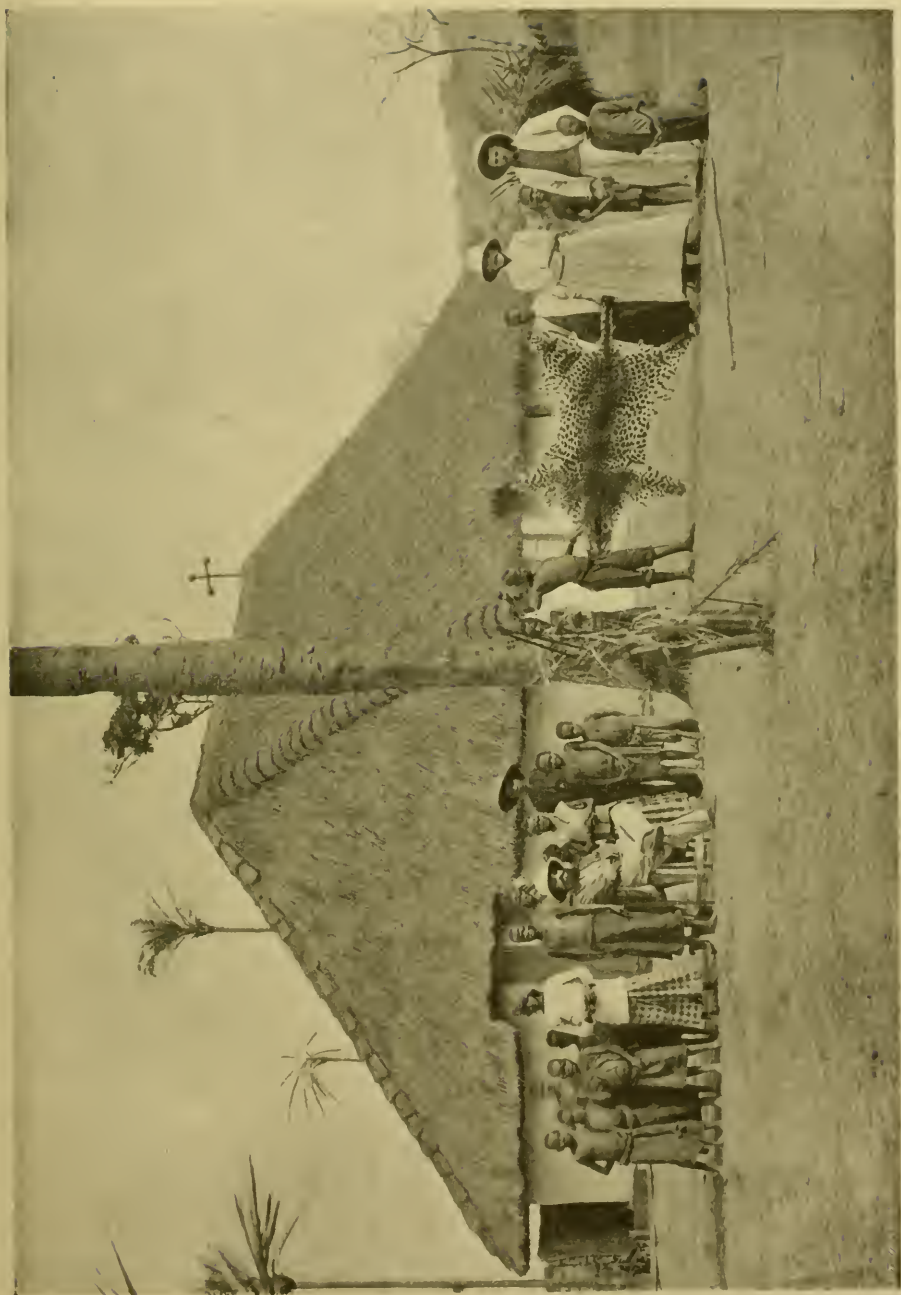
Ouvrier de la première heure, il a connu les temps les plus durs, et il a été à la hauteur de sa tâche.

Qu'on nous permette de rappeler ici un trait digne d'un saint.

Un nègre, mort de la petite vérole, avait été abandonné dans la brousse. Le Père Liagre pria deux Noirs de l'enterrer. Mais l'odeur du cadavre les fit reculer. Alors le prêtre alla lui-même. Il enveloppa le corps déjà en corruption dans une pièce d'étoffe ; il le prit dans ses bras et le porta à la fosse qu'il avait fait creuser.

* * *

Déjà avant l'abandon de Kimuenza, Kisantu, situé sur l'Inkissi, à 20 lieues au sud de Léopoldville, était devenu



CHAPELLE DE NDEMBO

le centre principal de la Mission et la résidence du Père Supérieur.

La description de ce poste, qui fut nommé Bergeyck-Saint-Ignace, fera l'objet de toute la seconde partie de cette étude. Un autre poste, Ndembo (Moretus-Saint-Louis), fut d'abord un grand centre et eut même un petit couvent de Sœurs de Notre-Dame. Puis il perdit de son importance et tomba au rang de grande ferme-chapelle. Actuellement pourtant un Père y demeure constamment et dirige la colonie.

* * *

Nlemfu
et son accès.

C'est Nlemfu qui possède maintenant un couvent de Sœurs. Vaste plateau très fertile entouré de bois où abondent caoutchouc et ananas, cette Mission est en pleine prospérité et, dès maintenant, son importance la place au second rang. La chapelle et les maisons des enfants sont encore en pisé, mais déjà la maison des Pères et celle des Sœurs de Notre-Dame sont en briques.



MAISON DES SŒURS A NLEMFU

« Quelle belle construction, écrivait quelques jours après son installation, en février 1905, la Mère Supérieure de Nlemfu. Le couvent a 40 mètres de long sur 12^m50 de large. Tout le long de la façade court une véranda dont une porte à double battant forme le centre ; elle nous introduit dans une vaste salle, où nous allons établir l'ou-

voir. Quatre petits couloirs, que nous nous plaisons à nommer nos « cloîtres », donnent accès aux chambres des Sœurs, à la classe et à la chapelle..... Le toit est en zinc ondulé; les plafonds sont en planches, surmontés d'un petit grenier. »

Niemfu est une résidence plus agréable que beaucoup d'autres, mais que son accès est difficile quand on y vient de Kisantu !

Monter, descendre, escalader de nouveau pour redescendre encore!... De vraies montagnes russes!... Tout au loin, comme dans un mirage, on voit de temps en temps apparaître le rideau de verdure qui entoure la Mission.

On arrive au pied du plateau. La dernière ascension est longue, longue!... et sous le rude soleil d'Afrique, les pauvres piétons transpirent à grosses gouttes.

Un dernier effort; on est en haut du plateau, à l'ombre des safoutiers, grands arbres aux fruits exquis et rafraîchissants! C'est l'oasis après le désert!

*
* *

Kimpako est peut-être le moins « européenisé » des grands postes. Dans les principaux centres de la Mission, il y a ordinairement une ou deux grandes maisons pour

Kimpako.



CAPTURE D'UN LÉOPARD

enfants. Ici, les jeunes gens sont logés dans des chimbeks séparés, ce qui donne à la colonie un aspect se rapprochant de celui des villages indigènes.

Le pays est accidenté. Le matin, quand le brouillard se lève, on croirait se trouver au milieu d'une mer de vapeurs, d'où émergent çà et là, îlots de verdure, les cimes des grands arbres.

A droite, court la lisière sombre d'une forêt; à gauche, dans le lointain, un amphithéâtre de collines ferme l'horizon. Le paysage est vraiment magnifique.

Ce serait parfait sans quelques petits désagréments. Les léopards se croient seigneurs du pays et, comme tels, exercent leurs droits de chasse et de pillage au grand détriment du petit bétail. Les fauves cependant n'aiment guère le voisinage immédiat des grandes habitations. Ils craignent — et n'ont pas tort, après tout, — de se voir adresser une balle de fusil ou de s'aller fourvoyer dans quelque piège.

* * *

Kimpako et ses vingt chimbeks, groupés autour d'une chapelle en pisé et d'une petite maison en briques, sont d'un pittoresque tout congolais. Sanda, au contraire, se civilise beaucoup. Église, école, maison des Pères et dépendances sont construites en briques.

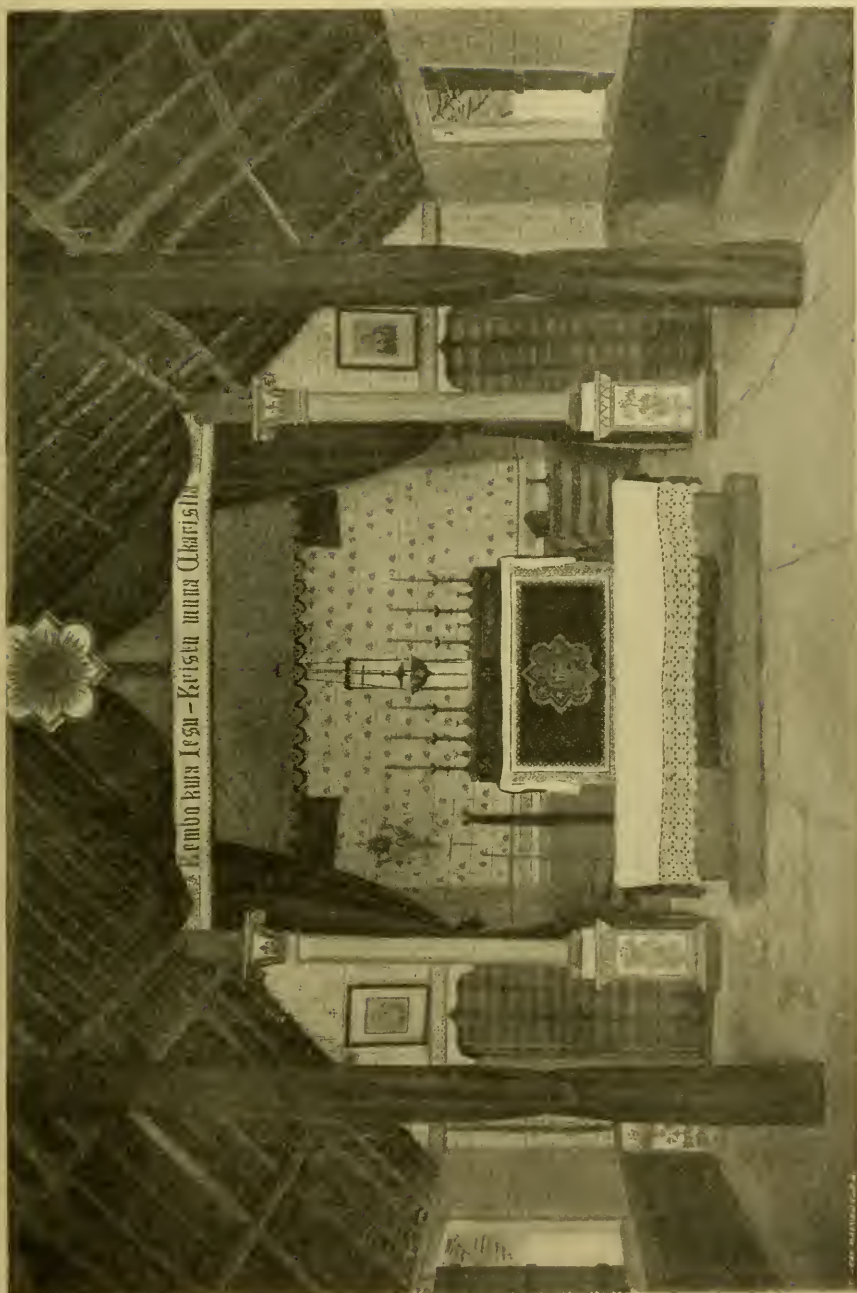
Le pays
des palmiers.

Le reste est tout ce qu'il y a de plus africain.

C'est le pays des palmiers; ces arbres superbes, aussi utiles que beaux, donnent à la contrée un coup d'œil magnifique, mais!!... car au Congo, à côté de ce qui est agréable, il y a toujours un mais! Là-bas, dans la Njili, qui coule à quelques mètres de la Mission, le crocodile a élu domicile. Nous sommes bien en Afrique!

* * *

Au pied du massif formant les hauts plateaux de la Nsele, et non loin de la rivière, le Père Hendrickx avait établi le poste de Mpese. Chapelle, maison des Pères et maison des enfants, tout y est encore en pisé.



CHAPELLE DE MPESE-SAINTE-GERTRUDE

Un boy prudent.

Un boy protestant avait occupé ce village, mais visité par la fièvre, l'honnête garçon craignit pour sa santé et s'en fut habiter ailleurs. Le Père Hendrickx, lui, ne se laissa pas arrêter par la crainte de la malaria. Peut-être y a-t-il contracté la maladie qui devait l'emporter? Mais que lui importait? il a fait avancer d'une étape les conquérants de l'Évangile.

*
* *

Nlemfu, Kimpako, Sanda et Mpese se trouvent situés dans un rayon de quelques lieues autour de Kisantu. Wombali, au contraire, est tout au bout de la Mission, au confluent du Kwango et du Kassaï.

Pour fonder un poste dans la région du Kassaï, plusieurs voyages d'exploration avaient été tentés par les missionnaires.

Wombali.

En 1901, le Père Van Henxthoven, alors Supérieur général de la Mission, remonte le Congo et le Kassaï, par



MAISON DES PÈRES A WOMBALI

Léopoldville et Kwamouth, et s'établit près de l'embouchure du Kwango à Wombali, village abandonné par les indigènes. Le Frère De Sadeleer se met aussitôt à la besogne et construit des cabanes provisoires. Pendant ce temps, le Père Supérieur redescend à Kimuenza et envoie le Père Cus continuer l'œuvre de la fondation entreprise.

En 1902, déchargé du Supérieurat, le Père Van Henxthoven se fixe définitivement au nouveau poste.

Aujourd'hui, le long du Kassai, du Kwango, du Kwilu et de l'Inzia s'échelonnent dix-huit magnifiques fermes-chapelles qui dépendent de Wombali.

Grâce au petit steamer le *Saint-Pierre-Claver*, donné à la Mission par de généreux bienfaiteurs, les Pères peuvent



LE « SAINT-PIERRE-CLAVER »

visiter ces postes éloignés sans s'exposer aux terribles fatigues des voyages à pied.

Ces fermes-chapelles, établies auprès des grands cours d'eau, arrivent rapidement à se suffire à elles-mêmes. Les jeunes colons coupent du bois et le vendent aux steamers de l'État ou des compagnies; ils tressent des corbeilles en jonc pour la récolte du caoutchouc; ces travaux sont très lucratifs. Dans un poste, les enfants sont arrivés à gagner en un an 1,500 francs, somme énorme pour les Noirs du Congo.

On s'étonnera peut-être de nous voir tant insister sur le côté matériel de l'œuvre des missionnaires. Disons-le une fois pour toutes, il n'y a pas lieu d'être surpris de ce fait. Le nègre, tout entier à son bien-être, n'a qu'une règle pour juger toutes choses : le progrès matériel. Il est donc extrêmement important que les jeunes catholiques par-

viennent à réaliser un plus grand confort que leurs voisins païens.

*
* *

Aspect
de Wombali

L'aspect général du pays est celui d'une plaine immense, bordée à l'est par le Kwango, qui tourne en descendant au nord-est.

Au sud, c'est un bosquet ombrageant le village indigène situé à 600 mètres de la maison des Pères. Le reste est une plaine couverte de longues herbes, presque sans arbres, se déroulant sur un rayon de 2 à 4 kilomètres et bordée de forêts. Entre la Mission et le village, une longue allée que borde un double mur



PAYSAGE DU KWANGO

de grandes herbes. Sur cette allée principale sont tracées à angle droit d'autres avenues moins larges, bordées aussi par ces herbes dites de Boma.

Elles découpent en carrés et en rectangles le terrain déjà occupé...

Patrice.

La première maison d'habitation érigée en ce lieu, témoin des débuts de nos missionnaires, disons de leurs privations et des souffrances inséparables d'un commencement, a été donnée au fidèle Patrice, le kapita des enfants, que la Mission vient de perdre dans les circonstances que nous relatons plus bas.

L'histoire de ce dévoué jeune homme est inséparable de celle de Wombali.

« Dès les premiers jours il a été le bras droit des missionnaires, l'homme de la classe, l'homme des cultures, l'homme des constructions, l'homme de tous les dévouements. Il n'a qu'une bonne vingtaine d'années, est marié et a un enfant, un garçon de quelques mois. Sa femme est pour les filles ce que Patrice est pour tout le monde. Elle les instruit, les surveille, fait la lessive, raccommode et repasse le linge. Patrice a donc du succès sur toute la ligne. Avec cela il reste simple et modeste, se montre toujours pieux et obéissant et, qualité rare chez le Noir, il possède l'esprit de travail et d'initiative (1). »

*
* *

La région de Wombali est très giboyeuse : les buffles y abondent et dans les roseaux qui bordent les rivières s'ébattent les énormes hippopotames. Les éléphants même y promènent parfois leur masse imposante.

Chasseurs.

Tout le monde sait que les nègres sont extrêmement avides de la chasse. Très adroits et d'une audace remarquable, ils n'aiment rien tant que d'aller à la poursuite de quelque gibier. Mais le buffle n'est pas un gibier commode : blessé, il charge ordinairement son agresseur, et gare, si celui-ci n'est pas leste.

Les Noirs, pourtant, n'ont pas peur de ses grandes cornes. Ils tirent hardiment quand ils peuvent et, lorsque de son lourd mais rapide galop l'animal fond sur eux, nos nemrods l'évitent d'un bond, puis, à bout portant, l'achèvent d'un second coup de fusil. Souvent ils viennent vendre aux Pères le produit de leur chasse.

*
* *

Les six postes dont nous avons tâché de donner une idée sont comme autant de centres, d'où le missionnaire fait rayonner son action en fondant des fermes-chapelles. Il

(1) D'après une lettre du Père Butaye. *Missions Belges*, 1904.

faut donc, pour se rendre compte de ce qu'est la Mission du Kwango, étudier l'œuvre des Pères sous son double aspect : l'œuvre à domicile et l'œuvre extérieure.

Nous nous rendrons compte de ce qu'est la première en observant en détail la colonie de Kisantu, qui est le cœur de la Mission. Ce sera l'objet de la seconde partie de cette étude.

Dans la troisième nous verrons les fermes-chapelles, et nous connaissons ainsi le grand moyen d'action, par lequel les Jésuites étendent l'influence de la religion catholique au Kwango.

DEUXIÈME PARTIE

KISANTU

(BERGEYCK-SAINT-IGNACE)



L'heure même où nous abordions la seconde partie de cette étude sur la Mission du Kwango, à l'infirmerie de notre collègue de Louvain, le Père Hendrickx se mourait. C'est dans la chambre, et pour ainsi dire au chevet même du prêtre agonisant, que furent tracées ces premières lignes.

Le rapport de la Commission d'enquête au Congo venait de paraître. Tandis que nos yeux se portaient sur le visage défait du pauvre agonisant, tous nous pensions aux calomnies qui faisaient passer nos missionnaires catholiques pour n'être, après tout, que de vils exploités!...

Quatre jours plus tard, nous conduisions le corps du Père Hendrickx au tombeau. Parmi ceux qui assistaient à la funèbre cérémonie, se trouvaient trois anciens du Congo, tous trois rentrés en Belgique épuisés par leur rude apostolat : les Pères Cus, Van Heede et Opdebeeck.

Ils avaient voulu rendre à leur vaillant compagnon d'armes un dernier témoignage d'affection et de regret.

Peu de temps avant sa mort, au Père Opdebeeck qui le visitait et lui parlait de retour au Congo, le malade avait dit : « Tout selon la volonté de Dieu ! Il sait ce qu'il y a de mieux pour nous ! (1)... »

(1) « Alles gelijk God het wil. Hij weet wat het beste is. » Paroles du Père Hendrickx quatre jours avant sa mort.



LE R. P. HENDRICKX

C'était son acte de résignation, humble, complet. Mais Dieu sait ce qu'il en a coûté au cœur du missionnaire, de renoncer à l'espoir de revoir un jour son cher troupeau.

Pour les Noirs il a tout donné, son travail, son dévouement; en six ans, il a ruiné sa santé qui semblait de fer; à 43 ans, il est venu achever ici sa vie toute de sacrifice. Pourquoi, en commençant cette partie consacrée à l'activité des missionnaires, rappeler ainsi cette mort?

Ah! c'est que nous avons craint, en disant les travaux, dont les dangers n'apparaissent pas suffisamment peut-être au premier abord, de ne pas mettre assez en relief le dévouement, les douleurs.

Nous exposerons simplement ce que les missionnaires ont fait là-bas. Si dans la multitude des détails disparaît, un peu voilé, l'héroïsme des apôtres, le lecteur le découvrira pourtant, car en voyant les ouvriers à l'œuvre, il se rappellera qu'ils s'y épuisent jusqu'à en mourir.

CHAPITRE I

JADIS ET AUJOURD'HUI

La brousse. — Premières installations. — Coup d'œil d'ensemble. — La Commu- nauté de Kisantu.

D'immenses herbes qui atteignent jusqu'à 3 et 4 mètres de hauteur, si serrées qu'il est presque impossible de les traverser... Dans cette forêt, quelques discrets sentiers que le sommet des herbes recouvre par endroits... Ça et là un buisson, un petit arbre.

C'est la brousse africaine; c'est Kisantu avant l'arrivée des Pères Jésuites.

Ils y vinrent en 1894, et au mois de novembre de cette année le Père Liagre écrivait :

« Les installations de Kisantu sont des plus modestes. Notre maison qui, plus tard, doit servir de magasin, est

très basse. Les murs, à l'intérieur, ont la couleur de l'argile. A l'extérieur ils sont badigeonnés en blanc. Les portes et les fenêtres ne sont que des nattes clouées sur des cadres en bois. Le mobilier répond à la demeure : pour lit, quatre pieux fichés en terre, reliés par deux traverses dans le sens de la longueur, sur lesquelles est tendu un morceau de toile grise. Pour table, quatre pieux reliés de la même manière, sur lesquels on a cloué quelques planches de caisses.

Quelques rayons pour les livres, quelques crampons en guise de portemanteaux décorent les murs.

» Le plancher est simplement de l'argile battue, car l'argile abonde ici.

» La chapelle est de même style que notre maison : elle est en pisé. Le mobilier de l'autel est des plus pauvres : comme chandeliers, des bâtons effilés par le bout et cloués sur des planchettes. Le tabernacle seul tranche un peu sur le reste ; il est en cuivre poli, mais sans aucun ornement.

» Je vous avoue que j'ai plus de dévotion dans cette chapelle que dans les plus riches basiliques. Elle a 10 mètres de long sur 5 mètres de large. Devant, il y a une véranda de 7^m50 ; derrière, une sacristie de 2^m50. Tout le bâtiment a donc 20 mètres de long sur 5 mètres de large.

» La véranda sert de classe ; c'est là aussi que se fait le catéchisme aux indigènes tous les quatre jours... Dans un coin de la chapelle se trouvent les fonts baptismaux : c'est un pot indigène, badigeonné en blanc et posé sur un tronc d'arbre (1). »



KISANTU. SECONDE HABITATION DES PÈRES

(1) Extraits d'une lettre du Père Liagre (novembre 1894).

Deux ans plus tard, le gouverneur du Congo, le général baron Wahis, alors colonel, donnait à la Mission de Bergcyek-Saint-Ignace ce beau témoignage :

« En sortant du district des Cataractes, je me suis dirigé sur Kisantu, où j'ai beaucoup admiré le travail rapide qui a été fait dans cette Mission... Le Père Van Henexthoven ne s'est pas borné à faire des bâtiments en briques, il s'est activement occupé des populations, sur lesquelles il a une réelle influence dans un rayon de plusieurs lieues.

... A côté du travail religieux, les Pères se sont occupés très activement de l'établissement de Kisantu proprement dit. Ils y ont de beaux locaux pour eux et leurs enfants, des cultures qui prennent de l'extension, et qui, selon les prévisions du



KISANTU. MAISON DES SŒURS

Père Supérieur, permettront de nourrir en grande partie le personnel très nombreux employé dans la Mission (1). »

*
* * *

Aujourd'hui, Kisantu compte vingt-six bâtiments répartis en deux groupes, à proximité d'une église de 40 mètres de long sur 13 mètres de large.

La maison des Pères est une habitation à étage. Elle comprend dix-huit chambres, d'environ 3 mètres sur 4, une chapelle, un réfectoire, une bibliothèque, une salle de récréation. Deux vérandas courent le long du bâtiment,

(1) Extrait d'un rapport du colonel Wahis, gouverneur général du Congo, au gouvernement de l'État Indépendant (3 juillet 1896).

une au rez-de-chaussée et une à l'étage. La cuisine avec boulangerie et magasin, la forge, la menuiserie, les ateliers, la maison des enfants, le magasin à chikwangué, un autre magasin, la brasserie, la tannerie, l'école et un grand enclos pour parquer le bétail, tout est construit en briques. A cinq minutes de là est située la colonie des Sœurs de Notre-Dame.

Un peu plus loin, à l'écart, quelques bâtiments en pisé : ce sont les anciennes habitations, aujourd'hui transformées en remises pour les échafaudages des scieurs, les chariots, les machines, etc.

Tout cet ensemble forme comme un hameau, assis à l'extrémité d'un vaste plateau de 800 mètres de largeur



L'ÉGLISE DE KISANTU

moyenne et qui s'étend à plusieurs lieues dans la direction nord-sud. Un chemin large de 8 à 10 mètres part de l'église, passe devant la maison des Sœurs et court vers le sud, reliant à Bergeyck-Saint-Ignace trois kraals pour

les bœufs. Le plus éloigné de ces kraals est à une lieue environ de la Mission.

Dirigés par les missionnaires, les jeunes nègres ont déjà défriché au delà de 118 hectares. Les fillettes des Sœurs de Notre-Dame ne sont pas loin d'atteindre les 60 hectares.

A vingt minutes de la maison des Pères, un potager de 1 1/2 hectare fournit les légumes, les fruits à la commu-



AU JARDINAGE

nauté et sert de jardin d'essai pour les expériences agromomiques du Frère Gillet.

* * *

Kisantu fait l'admiration de tous les visiteurs. Pour desservir ce poste et les nombreuses fermes-chapelles qui en dépendent, il s'y trouve quatre prêtres, dont un récemment arrivé.

En outre, cinq scolastiques (1) font là-bas l'apprentissage de la rude vie de missionnaire. Après quatre ou cinq ans, ils reviendront faire ici leurs études de théologie, seront ordonnés prêtres et puis repartiront pour l'Afrique.

(1) On donne ce nom, dans la Compagnie de Jésus, aux Pères qui ne sont pas encore prêtres. On est scolastique aussitôt qu'on a fait les premiers vœux, c'est-à-dire deux ans après l'entrée en religion ; on le reste jusqu'à la prêtrise.

En 1905, sur quinze Jésuites envoyés aux Missions du Congo, du Bengale et de Ceylan, il y avait quatre prêtres, neuf scolastiques et deux Frères coaljuteurs.

Telle est la méthode habituelle de la Compagnie de Jésus pour la Mission du Congo. Les jeunes Pères partent après trois, quatre, cinq ans de vie religieuse, habituellement à la fin de leurs études de philosophie, vers l'âge de 23 ans. Au lieu de faire leurs années de régence comme surveillants ou professeurs dans un collège de Belgique, ils sont envoyés au Congo pour enseigner le catéchisme, l'*a b c*, voire l'agriculture et le cornet à pistons.

Sept Frères coadjuteurs, dont un nouveau venu (1), complètent la communauté. Ceux-ci sont préposés surtout au matériel.

Il est rare que tout le personnel blanc se trouve réuni à la Mission. Généralement, un ou deux Pères sont en tournée, pour visiter ou en fonder de nouvelles. Leurs expéditions durent huit

les fermes-chapelles
velles. Leurs expé-
jours, parfois deux
ou trois semaines.
Quant au nombre
des habitants



BATIMENT SCOLAIRE DES SEURS DE NOTRE-DAME

noirs de la colonie, il varie entre trois cents et un millier. Depuis quelque temps, l'État, ayant fait faire le dénombre-

(1) C'est à Kisantu que les missionnaires, récemment arrivés d'Europe, vont s'acclimater et apprendre la langue.

ment des orphelins et enfants abandonnés dans les villages, et les ayant confiés aux Pères, la population de Kisantu s'est brusquement accrue de plusieurs centaines. Dans les cinq autres grands postes il en a été de même.

Cet accroissement considérable, un peu rapide et imprévu, ne contrarie pas les missionnaires. Toutefois, ils ne sont pas sans se poser une question :

Comment nourrir tous ces petits malheureux?... Car tous les frais d'entretien sont à la charge des Pères : lourde charge. Mais ils ont confiance : Dieu et la charité des catholiques belges pourvoiront à ces besoins.

CHAPITRE II

RAVITAILLEMENT DE LA COLONIE

Estomacs congolais. — Le Luku. — Grève des femmes. — Régime alimentaire.

Un jour, on parlait devant le Père Cus des difficultés que présente l'entretien d'une grande communauté...

« Que serait-ce si vous aviez à faire à des estomacs congolais? » répondit en riant le missionnaire!...

On ne se fait pas idée de la capacité d'un estomac de nègre : « Un serviteur de l'État, nommé Pili-pili, a ici sa célébrité, écrivait le Père Prévers. A lui seul, et sans se trouver incommodé, il a mangé en un jour une chèvre tout entière, plus quatre pains de manioc! » Et remarquez que lorsque les Noirs mangent un animal, ils n'en laissent rien : la viande, la graisse, les intestins, tout y passe, les os même sont pilés et avalés... gloutonnement. On le voit, le Père Cus n'exagérât pas!...

Ajoutons que les négriillons sont souvent difficiles à satisfaire.

Vous auriez beau leur permettre de manger de la viande, du riz, des bananes, des fruits, des patates douces jusqu'à en être gorgés, s'ils n'ont pas leur *luku* (prononcez loukou),

Estomacs
congolais.

c'est-à-dire de la chikwangue ou pain de manioc, ils croiront n'avoir pas diné.

« Un jour, raconte le Père Prévers, j'avais abattu une grande antilope. Je fis une abondante distribution de sa chair à mes trois compagnons. Or, après avoir englouti une bonne partie de son butin, après avoir — sauf respect! — rempli son sac au point que la peau en était tendue



RAVITAILLEMENT DE LA MISSION

comme celle d'un ballon, l'un d'eux eut le toupet de venir me dire : « Mfumu, je n'ai pas encore mangé!... »

Des signes par trop évidents indiquaient manifestement le contraire. Aussi, pour toute réponse, mon doigt montra l'abdomen rebondi du négriillon.

« Oui!... répondit candidement l'enfant, c'est le *mbizi* (viande), mais je n'ai pas encore eu de *luku!*... »

Faire un repas sans chikwangue est pour le Congolais ce que serait pour nous un dîner de sucre d'orge et de caramels.

Le luku.

Il est difficile de se procurer, à des prix abordables, la quantité de pain de manioc nécessaire à un personnel aussi nombreux que celui de Bergeyck-Saint-Ignace. Les indigènes vous répondent toujours : « Nous n'en avons plus!... »

Ils n'en ont jamais ces moricauds! Mais offrez leur

double prix... ils en auront bientôt découvert 1,000 ou 1,500 kilogrammes.

Seulement, qui en doute, les ressources de la Mission ne permettent pas de pareils marchés. Et cependant, il faut de la chikwangue, il en faut absolument, sans cela les enfants ne seraient pas contents et s'en iraient.

Que faire donc?... Cultiver nous-mêmes du manioc?... C'est ce qu'on fait!

* * *

En mai 1904, les champs de manioc comprenaient 27 1/2 hectares. Mais le manioc n'est pas encore la chikwangue. Il faut fabriquer le pain, ce qui exige une grande main-d'œuvre. Après avoir fait tremper les racines pendant quelques

jours, on les pèle; puis elles sont pilées et tamisées. De la farine qui résulte de ces opérations, on fait des espèces de gâteaux, qui sont roulés dans des feuilles de bananiers, puis bouillis.

A Kisantu, pour faire la chikwangue nécessaire à cinq cents Noirs, il faut le travail quotidien de soixante filles de la colonie des Sœurs. Mais ces cent vingt bras sont nécessaires aux travaux des champs!...

Alors?...

On a bien essayé de diminuer la main-d'œuvre en em-



JEUNE NÈGRESE TENANT UN RÉGIME DE BANANES

ployant des râpes mécaniques. Mais les négrillons n'ont pas voulu de ce *luku*, parce qu'il y restait des fibres moulues.

Grève
des femmes.

Ajoutez à toutes ces difficultés la crise que traverse le pays. Au Congo, la culture des terres est la besogne des femmes. Or, un grand nombre de ces dames se sont mises en grève, trouvant qu'il vaut mieux ne plus planter... Pourquoi?... Écoutez la raison, congolaise s'il en fut!



JEUNES FILLES PORTANT DU MAÏS

« Parce que, disent-elles, nous ne savons pas si nous vivrons assez pour récolter, et nous ne voulons pas travailler pour les autres! »

Dans ces conditions, on conçoit que le manioc atteigne des prix élevés.

Les missionnaires ne sont, du reste, pas les seuls à souffrir de cet état de choses.

Au Congo, c'est la femme qui cultive, c'est vrai, mais le mari, s'il veut manger, doit acheter sa nourriture à sa tendre moitié, et il ne reçoit que donnant donnant!

Eh bien, les femmes en sont venues à ne plus vouloir vendre à leur maître et seigneur. Dans leur for intérieur, les hommes trouvent qu'après tout elles n'ont pas tout à fait tort!

Que voulez-vous faire avec des gens pareils? Les raisonner?... Mais vous y perdrez votre latin... ou du moins votre kikongo! Ils écouteront... approuveront!... diront que le Blanc est malin, et... continueront à agir comme si vous n'aviez rien dit!... Dans les lettres des missionnaires, on sent percer l'inquiétude de ne pouvoir nourrir le personnel et en même temps le regret d'être paralysé par cette grande difficulté.

« ... Il n'y a pas actuellement dans les villages voisins, moins de cent deux enfants, qui attendent que nous puissions les recevoir. Nous voudrions les admettre toutes,



FABRICATION DE LA CHIKWANGUE

mais nos provisions de bouche ne sont pas assez abondantes. La difficulté du ravitaillement est et demeure la grosse question ! (1) »

(1) Lettre de la Supérieure de Kisantu (2 février 1905).

Depuis que l'État a envoyé tant d'orphelins à la Mission, et accru ainsi le nombre des bouches à nourrir, la difficulté, comme bien l'on pense, n'a fait qu'augmenter.

A Mpesé il y a huit cents enfants au-dessous de 8 ans!... Quel avenir brillant pour la Mission si l'on parvient à surmonter la crise actuelle! Mais quel crève-cœur aussi de songer que, faute de ressources, on sera peut-être obligé de renvoyer ces petits malheureux. Malgré tout, on tâche de satisfaire négrillons et négrillottes, en leur donnant leur *luku* au moins une fois par jour.

Régime
alimentaire.

Le régime des enfants de la colonie est, du reste, notablement meilleur que celui des indigènes. Ils reçoivent tantôt du riz, tantôt des patates, des bananes, des haricots, etc., et, trois fois par semaine, on leur donne de la viande.

Pour varier le menu, ils ont toujours en réserve : chenilles, sauterelles, rats, souris, serpents, fourmis et autres bêtes dont ils sont également friands.

La cuisine n'offre pas la moindre difficulté : chacun s'en charge :

« Voilà votre ration, ... tirez-vous-en!... » Et ils s'en tirent parfaitement!...

Quant au menu des Pères à Kisantu et dans les autres grands postes, il se rapproche sensiblement de celui qu'on a en Europe, en ce sens qu'ils ont ordinairement de la viande. En voyage, on mange ce que l'on peut se procurer. Ce n'est pas toujours l'idéal, mais... en mission comme en mission!

CHAPITRE III

CULTURES ET MÉTIERS

**En pays civilisés. — Défrichements. —
Labourage. — Le bétail. — Les métiers.
— Littérateurs nègres. — Salaire.**

En pays civilisés. Que de fois dans nos promenades champêtres, aux premiers jours d'automne, nous avons aperçu un paisible laboureur travaillant sa terre.

Peut-être, un instant, nos yeux se sont-ils arrêtés sur le soc fouillant la terre et rejetant le long du sillon les traînées régulières des mottes retournées. Habitué à ce spectacle si simple, nous avons continué notre route, sans jamais songer probablement au degré de civilisation que révèle cet humble travail de nos cultivateurs.

Quand, en Belgique, un paysan veut préparer son champ pour les moissons nouvelles, il attelle son cheval ou ses bœufs à la charrue, passe, repasse et passe encore sur son lopin de terre, et après quelques heures de peine, le sol est retourné; les herbes enfouies serviront d'engrais. C'est tout simple : le travailleur d'aujourd'hui bénéficie du labeur des ancêtres. Depuis des siècles, à chaque automne, de leur pas tranquille, les bœufs ont traîné le soc et la herse à travers nos plaines, et l'effort des générations d'autrefois facilite celui des générations présentes.

Mais dans les terres vierges du Congo, rien de pareil : tout est à faire. Avant d'y conduire la charrue, il faut pied à pied faire reculer la brousse.

Les grandes herbes enchevêtrées forment des espèces

Défrichements.



DÉFRICHEMENT

de buissons, comme les touffes de jones qui bordent nos étangs.

Pour défricher on attaque à grands coups de houes ces broussailles herbeuses, on les laisse sécher sur place, aux rayons du soleil équatorial, puis on y met le feu et l'immense flambée réduit tout en cendres.

Il faut alors attendre les pluies. Inutile de songer à travailler le sol à la fin de la saison sèche; autant vaudrait promener la charrue sur un champ de terre cuite.

*
* *
*

Labourage.

Avec les premières grandes averses le labour des cultures commence.

Dans la plaine, c'est une grande charrue, traînée par huit ou dix bœufs; aux flancs des collines, des groupes de



LE LABOURAGE

travailleurs ou de travailleuses retournent le sol à la houe.

Au milieu de ces négrillons, un jeune Père en soutane blanche, le front ruisselant de sueur, donne l'exemple. Ardent à la besogne, il frappe et creuse, égayant de ses joyeux lazzis les petits moricauds. Parfois dans une bouffée de gaieté folle, Blanc et Noirs, s'appuyant sur leur outil, sont pris d'un rire homérique.

Puis les houes s'acharnent de plus belle sur la terre à retourner et le travail avance rapidement.

Cent soixante à cent soixante-dix hectares ont été ainsi conquis sur la brousse par les élèves des Pères et les filles des Sœurs. Le sol travaillé, viennent les semailles. Bientôt germeront riz, haricots, arachides, patates douces; d'immenses champs de manioc s'étaleront au soleil et, plus loin, dans les parties moins humides, les bananiers s'aligneront en vastes plantations (1).

Les lianes à caoutchouc cultivées à Bergeyck-Saint-Ignace sont destinées à être répandues dans les fermes-chapelles. Le pays sera ainsi mis en valeur.

Dans le jardin légumier, le long des chemins, des arbres de toute espèce, des fleurs, des plantes médicinales. C'est le jardin d'essai du Frère Gillet.

Plusieurs découvertes, vraiment intéressantes, ont été par lui communiquées au Jardin botanique de Bruxelles.



MUSA GILLETII

(1) Voici quel était, en mai 1905, l'état des cultures appartenant aux Pères de Kisantu.

Manioc, 27 hect. 44; riz, 14 hect. 76; sorgo, 2 hectares; patates douces, 9 hect. 73; maïs, 8 hectares; arachides, 3 hect. 50; haricots, 1 hectare; bananeraies, 13 hect. 58; prairies artificielles, 11 hectares; caoutchouc, 3 hect. 32; eucalyptus, 2 hect. 42; cannes à sucre, 2 hect. 61; jardin potager, 1 hect. 50. Total : 100 hect. 86. Depuis en a beaucoup augmenté. Rien que pour le riz, il y a 10 hectares de plus qu'en mai 1905.

Actuellement, c'est le Père Louis van Naemen, fils de l'honorable député de Saint-Nicolas, qui dirige les cultures à Kisantu. Les souvenirs des jours d'enfance passés au château paternel, dans le pays essentiellement agricole de la Flandre, lui rendent de bons services et lui tiennent lieu d'expérience.



BOEUF DE KISANTU ATTELÉS

A l'époque de la guerre du Transvaal, les journaux illustrés ont publié beaucoup de gravures représentant les grands attelages à bœufs des Boers. Pareils attelages sillonnent l'exploitation de Kisantu.

Le bétail

Quels grands yeux ils ont ouverts, les sauvages congolais, quand, pour la première fois, ils virent un équipage de ce genre, ces huit ou dix animaux, aux cornes puissantes, tirant une lourde charge de pierres ou de madriers. Ces grosses bêtes sont donc autre chose que du *mbizi* (viande) et peuvent être utiles ailleurs qu'aux repas!... Peut-être les vieux ont-ils pensé au portage de jadis! En tout cas, de plus en plus convaincus, ils répètent : « Le Blanc est malin! »

Le gros bétail élevé à Kisantu est ensuite répandu dans les grands postes et dans les fermes-chapelles. Si aucune épidémie ne vient s'abattre sur le troupeau, ce sera, dans quelques années, une immense source de richesse pour les Noirs en voie de civilisation.

Une cinquantaine de pores « nègres » — car au Congo les cochons sont aussi noirs que les hommes — trottent en liberté dans le bois et la brousse, fraternisant avec quelques chèvres et les trois cents poules de la Mission.

Culture et élevage, tout se fait évidemment sous l'impulsion et le contrôle direct des Pères. Cependant, les jeunes gens ne sont pas simplement des manœuvres. On tâche d'en faire des hommes, capables de diriger à leur tour une exploitation agricole.

De fait, dans beaucoup de fermes-chapelles, le kapita, formé à la Mission centrale, arrive à des résultats excellents.

*
* *

« Un jour, raconte le Père Brielman, je revins à Kisantu, après une absence assez prolongée. L'air résonnait de coups de marteaux, de coups de truelles; ici des forgerons, là-bas des brasseurs, plus loin des menuisiers, ailleurs des briquetiers, des bûcherons, des laboureurs, des maçons. Le bruit sourd, le bourdonnement de tout ce monde au travail, me faisaient comparer l'endroit à une ruche d'abeilles.

Les métiers.



LE P. VAN NAEMEN

» L'ensemble me rappelait les grandes usines de Belgique, que plusieurs fois j'avais eu l'occasion de visiter... (1). »

Étrange côté de la vie du missionnaire, que cette nécessité de pourvoir soi-même à tous ses besoins !

Ici en Belgique, a-t-on envie d'un écrou, on appelle le forgeron.

Je veux bâtir... Un architecte accourt, suivi d'un entrepreneur avec ses charpentiers et ses maçons.

Je désire des souliers... Le cordonnier prend mesure... Voilà, monsieur!...

Au Congo, il y avait bien quelques forgerons indigènes, mais ces pauvres diables en étaient à l'A B C du métier.

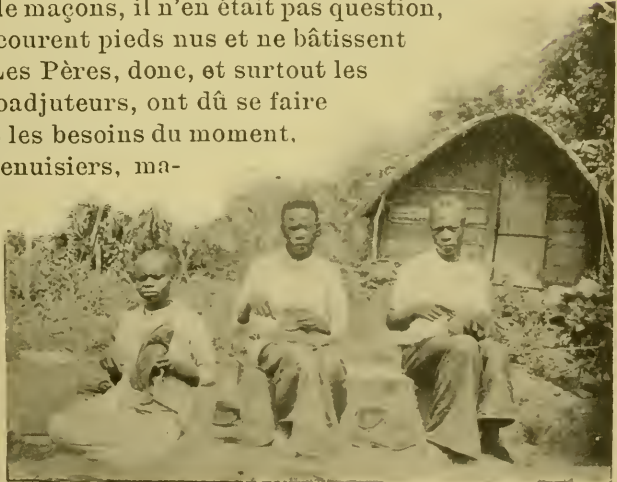
De cordonniers, de maçons, il n'en était pas question, puisque les nègres courent pieds nus et ne bâtissent pas en briques!... Les Pères, donc, et surtout les excellents Frères coadjuteurs, ont dû se faire tour à tour, suivant les besoins du moment, scieurs de long, menuisiers, maçons, briquetiers, zingueurs, jardiniers, laboureurs, fermiers, etc. !

Avant de partir, on avait eu soin de les initier quelque peu à ces divers métiers.

Les résultats ont dépassé les espérances, car les élèves qu'ils ont formés rendraient des points à bien des ouvriers d'Europe.

Aujourd'hui, les Frères n'ont plus qu'à indiquer l'ouvrage à faire. Ils ne doivent même plus surveiller l'exécution.

Les apprentis d'hier ont été si bien dressés, qu'ils sont



CORDONNIERS

(1) *Missions Belges de la Compagnie de Jésus*, 1900.

capables aujourd'hui de former à leur tour de nouveaux ouvriers.



BRASSEURS A KISANTU

Littérateurs
nègres.

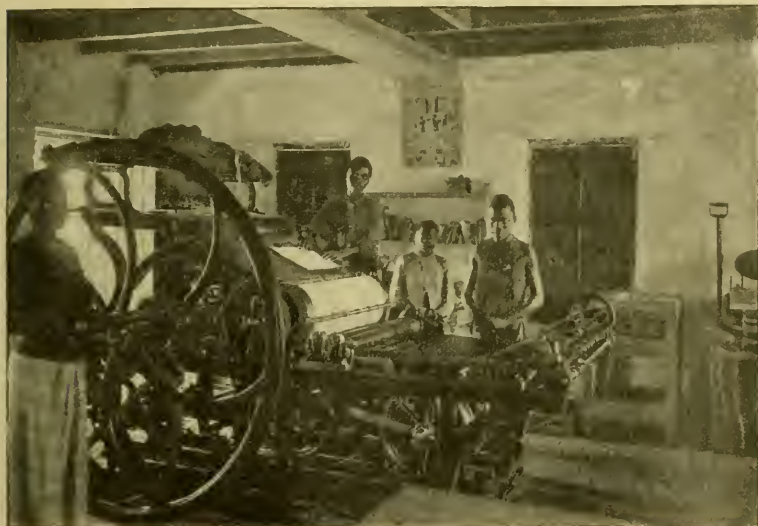
A côté des travailleurs manuels, il y a « les ouvriers de la pensée », les écrivains rédacteurs du journal.

Car Bergeyck-Saint-Ignace a son journal : le *Ntetembo eto* (Notre Étoile).

Les articles sont écrits par les Pères, mais aussi par les jeunes nègres. Leurs sujets : ordinairement les jeux en usage, les apologues de leur pays... Ils ont des tournures originales, des expressions typiques, si congolaises, que les Blancs ne parviennent pas à les égaler.

L'imprimerie de Kisanu ne chôme pas. Le scolastique qui la dirige, le Père Fernand Sadin, édite, outre le *Ntetembo eto*, des catéchismes, des livres de prières, de lectures, non seulement pour notre Mission, mais même pour le Congo français.

Il est assisté par des négrillons, mais, hélas!... Dans le métier d'éditeur, il est une bien grande lacune!... On n'a pas encore trouvé le moyen de plier proprement du papier avec des mains sales!... Ce n'est pas qu'on n'ait essayé,... les gamins ne cessent de tenter l'expérience, au grand dé-



L'IMPRIMERIE A KISANTU

sespoir du Père imprimeur!... Il ne peut pas cependant leur demander d'avoir les mains blanches!...

*
* *
*

Tous ces petits travailleurs et travailleuses reçoivent un salaire mensuel, on les paye en monnaie.

Salaire.

Quand vient le grand jour de paye, il faut voir l'animation qui règne sous la véranda, parmi les nègres et négrillons. Il faut savoir qu'à la même occasion le magasin d'étoffes est ouvert et qu'on leur permet d'acheter au prix coûtant les tissus qu'ils désirent!...

Pour le Congo les salaires sont relativement élevés; de quatre à quinze francs par mois.

Ceux à qui l'on donne une instruction plus soignée reçoivent le vêtement et quelque chose pour leurs menus plaisirs (1).

Notez bien que nous ne comptons pas les nombreux pourboires dont on les gratifie. Pour le plus petit service, un *matabiche*... que si par hasard on l'oubliait, une petite question discrète vient bientôt rappeler à l'ordre!...

Au magasin d'étoffes, le rayon devant lequel stationnent le plus d'acheteurs est celui des tissus aux teintes voyantes. Plus l'assemblage des couleurs est criard, plus c'est beau! Les grands jeunes gens et les pères de famille sont de vrais enfants.

Et quand le Père s'étonne au spectacle d'un choix si baroque, ils rient de tout leur cœur. Les nègres du Congo ont du reste le rire extrêmement facile. Il suffit d'un rien pour exciter leur joie.

Que le Blanc fasse mine de sourire... A cette vue, hilarité générale, battements des mains, cris de jubilation!...

* * *

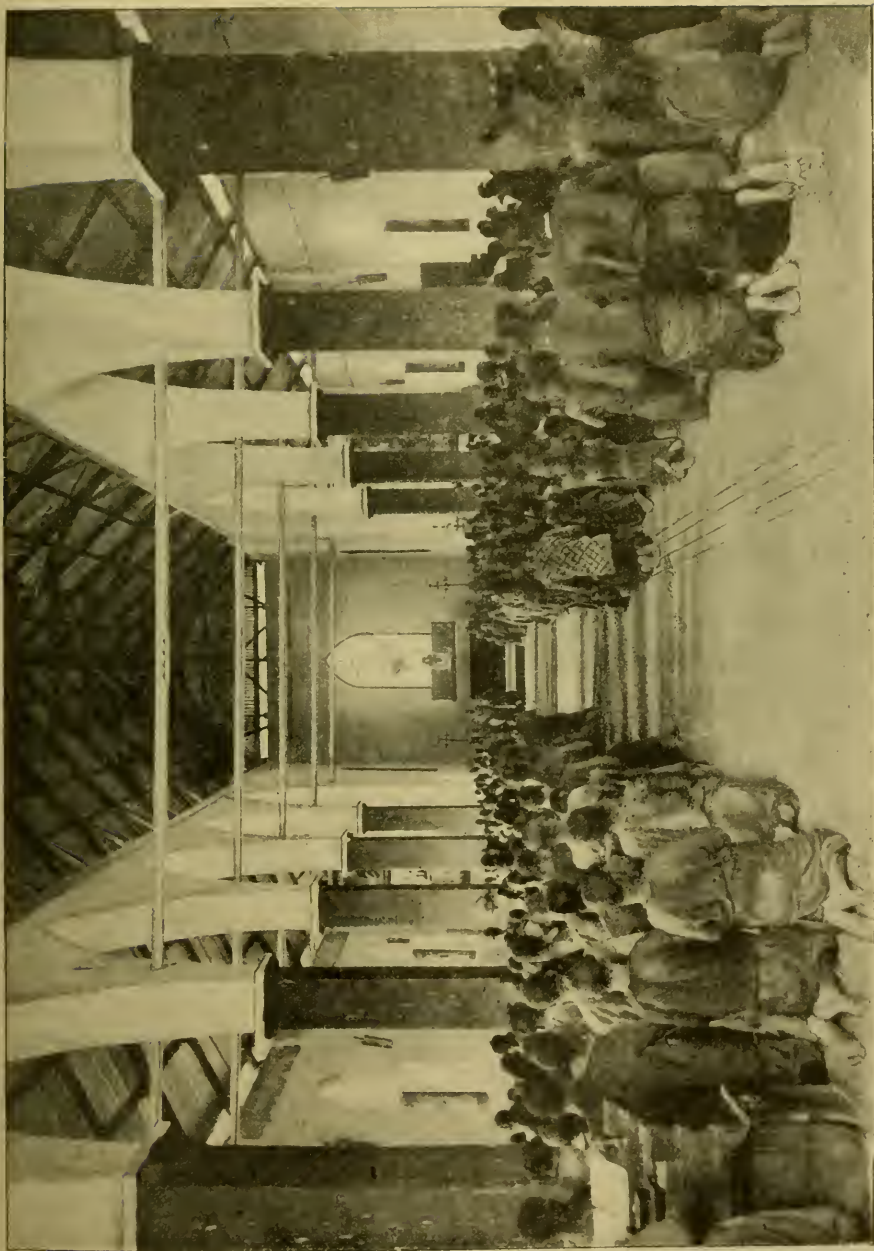
Puisque nous parlons du goût des Congolais, disons un mot de leurs accoutrements :

Le dimanche à la grand'messe, c'est à pouffer de rire tant les costumes sont extravagants. Quelques-uns des indigènes sont très correctement mis, quant à la partie inférieure du corps : culottes d'un blanc irréprochable... Levez les yeux, le contraste est impayable.

Tel porte une chemise, dont les pans s'étalent majestueusement en dehors du pantalon et flottent comme des oriflammes. Tel autre a donné tout l'argent qu'il avait, pour se procurer à un prix invraisemblable une petite robe d'enfant. Il est tout fier de cette dentelle qui tranche affreusement sur le noir d'ébène de ce cou de taureau.

Un troisième — c'est la parure ordinaire des chefs — porte une longue redingote. En Europe, nous sommes

(1) *Missions Belges*, mars 1906. Réponse du Père Banckaert au rapport de la Commission d'enquête.



ÉGLISE DE KISANTU PENDANT LA SEMAINE

habitué à voir ce vêtement complété par le pantalon... Ici, on n'y regarde pas de si près...

En voici un qui, outre le pantalon et la chemise flottante, d'après la description ci-dessus se drape de plus dans une pièce d'étoffe en tissu écossais. Une vraie marionnette, quoi!... C'est le boy-cuisinier, un homme important; il voulait le faire voir. Il a réussi, sinon aux yeux des Pères, au moins aux yeux des natifs...

CHAPITRE IV

LE CÔTÉ SPIRITUEL

Ordre du jour. — Le dimanche. — Incident à l'église. — Funérailles d'un catéchiste. — Pèlerinage et procession.

A voir les résultats matériels obtenus jusqu'ici, on pourrait croire que les Pères missionnaires ont plus pensé aux corps qu'aux âmes.

Ils n'en est rien pourtant. Oh! sans doute, ils ont dû manier souvent truelle, scie, et rabot; mais le côté spirituel n'a pas été négligé, loin de là!... L'ordre du jour de la colonie de Kisantu le dit éloquemment.

A 5 h. 25, lever, puis messe.

L'assistance n'est obligatoire qu'à partir de la consécration, mais presque tous les enfants sont présents dès le début du saint sacrifice.

Après l'élévation on récite les prières du matin, le chapelet, et l'on termine par le chant du *Laudate Dominum* en langue congolaise.

A 6 h. 1/4, les travailleurs, c'est-à-dire les moins capables d'étudier, vont à leur métier. Les futurs catéchistes — les *universitaires*, comme disent les Pères de Kisantu, — se rendent en classe.

A 8 h. 1/2, travail aux champs jusqu'à 9 h. 3/4, puis repos.

A 10 heures, histoire sainte et classe jusqu'à 11 h. 3/4. A ce moment ils reçoivent leur ration, puis sont abso-



AU TRAVAIL

lument libres pendant deux heures. On ne les surveille même pas.

A 2 heures, catéchisme, puis classe, solfège et chant.

A 4 h. 1/2, travaux agricoles.

A 5 h. 3/4, réunion générale à l'église, cantique, prières du soir que termine le chant du *Laudate*.

Ceci pour les élèves les plus intelligents, l'élite de la jeunesse noire.

Les autres moins bien doués, moins aptes par conséquent aux études, ont plus de travaux manuels et moins de classes : environ deux heures par jour.

S'ils arrivent ainsi à savoir lire convenablement, à écrire, à calculer un peu, on est très satisfait.

Ne soyons, du reste, pas trop exigeants pour ces pauvres petits sauvages, et n'oublions pas qu'il y a cinquante ans, bien des Belges étaient incapables de lire et d'écrire leur nom.

Le dimanche.

Le dimanche, ceux qui désirent communier se rendent à l'église à 5 h. 3/4.

Avant la messe, les prières de la préparation à la communion sont récitées à haute voix. Pendant l'office, chants et sermon.

A 8 heures, école dominicale : bref interrogatoire sur le sermon entendu le matin. Souvent aussi, on profite de



AU SORTIR DE L'ÉCOLE DOMINICALE

cette demi-heure pour donner des conseils spirituels. Après ces exercices, les enfants sont libres jusqu'au salut qui est chanté à 5 h. 3/4.

*
* *

Incident
à l'église.

« Je reviens du salut, écrivait le Père Sadin; pendant le *Tantum ergo* j'ai failli éclater de rire! Les pères de famille se mettent tout au fond de l'église avec leur plus jeune progéniture. Moi, pour surveiller, je suis devant eux, dardant des regards terribles sur les gamins qui sont

devant et qui se permettent de temps à autre de tourner la tête vers le fond de l'église.

» Donc, pendant le *Tantum*, voilà-t-il pas qu'un gosse microscopique, trouvant que cela durait trop longtemps et cherchant une distraction, s'amuse à gratter mon talon que mon soulier laissait à découvert. Rouff!!... je rentre mon talon!... Lui trouve ça intéressant; il recommence en montant,... jusqu'à venir me chatouiller les mollets!...

» C'était trop fort!... je me lève et me retourne sur l'impertinent qui me regardait en souriant, montrant ses petites dents blanches et de grands yeux brillants de joie : il avait tout à fait l'air de me dire : « Ah! que c'est gai!... ça vous amuse aussi, hein?... » Je me suis retourné très vite vers l'autel; sans cela je crois bien que je n'aurais pu garder mon reste de sérieux!... »

*
* *

Un catéchiste particulièrement édifiant avait rendu de nombreux services aux Pères. Voici comment le Frère Van den Bosch racontait au Père Opdebeeck les funérailles de ce brave garçon :

Funérailles
d'un catéchiste.

« Savez-vous qu'Henri Dimuenza est mort?... C'était le bras droit du Père De Meulemeester; l'annonce de son décès a ému le Père jusqu'aux larmes. Il a été enterré ici avec grand appareil. La fanfare suivit le cercueil.

» Quelques jours après, un service a eu lieu à Kimuanga même, et tous les enfants des fermes-chapelles, dont Henri était le catéchiste régional, ont été convoqués. Ils étaient au moins deux cent cinquante. Le Père Struyf et votre serviteur ont été invités par le Père De Meulemeester.

» Tous les enfants de l'école sublime (école des catéchistes) avaient appris la messe de *Requiem* pour la circonstance. On avait même transporté l'harmonium de la classe.

» A la chapelle de Kimuanga, nous avons dressé un catafalque et arrangé l'autel en noir... La messe a été chantée par le Père De Meulemeester, et l'on pouvait dire du Père

Procureur, ce que l'on disait de Jésus au tombeau de Lazare : « Voyez comme il l'aimait ! »

* * *

Pèlerinage
et procession.

La grande procession qui se fait chaque année à Bergeyck-Saint-Ignace donne parfois lieu à un pèlerinage. De tous les environs, chrétiens et catéchumènes accourent...

En 1902, la fête de l'Assomption tombait un vendredi. La procession fut remise au dimanche suivant.

« On se donna rendez-vous à la Mission Marie-Louise, Boma, le 15. Ce poste est à quatre lieues de Kisantu.



LA GROTTE DE NOTRE-DAME DE LOURDES A KISANTU

Le lendemain, vers 6 h. 1/2, nous étions en route. Les chrétiens de chaque poste étaient groupés autour d'un drapeau, portant le nom de leur village. On priait, on chantait des cantiques, ou bien on causait en marchant. Il régnait parmi les pèlerins un enthousiasme indescrip-

tible : ils hissaient bien haut leurs bannières, s'extasiaient de voir ce grand cortège, ces drapeaux, ces groupes se succéder sans fin par les chemins sinueux, descendre les longues pentes, couvrir de nouveau les pentes des collines opposées et comme ils le disaient fièrement, occuper à la fois deux montagnes...

» Arrivés à proximité de Kisantu, nous nous arrê tâmes pour bien reformer le cortège. Nos pèlerins se mirent à prier. Ce fut d'abord le chapelet, puis, en vue de la Mission, à une distance d'environ 500 mètres, ils entonnèrent les litanies. Les enfants de l'école avec leurs voix éclatantes de soprano et de ténor, faisaient retentir au loin les belles invocations des litanies, auxquelles répondait, plus grave, sur toute l'étendue du cortège, la supplique si simple, si accentuée : *Utusambilete*, priez pour nous.

» Pendant qu'on avançait, la foule immense des pèlerins qui nous ont précédés, jointe à celle des curieux accourant de la Mission, se porte à notre rencontre, forme la haie pour nous laisser passer et, entraînée par l'élan de ce cortège pieux, fait écho à nos chants et à nos prières et nous suit jusqu'à la grotte.

» Là, devant la statue de Marie Immaculée, le cortège se forme rapidement en deux cercles et voilà toute cette foule à genoux sous les drapeaux ondoyants, les yeux fixés sur la belle statue, se dessinant au milieu de la verdure et des fleurs, comme une vision d'en haut appelant la bénédiction de Dieu sur les Noirs prosternés. Il y eut un moment de silence et de prière muette. Alors, les enfants de l'école entonnèrent le *Magnificat* en kikongo, et toute la foule y répondit (1). »

Le soir, par petits groupes, accroupis ou couchés autour des feux, les pèlerins s'endorment à la belle étoile. Quelques-uns sont chargés d'entretenir la flamme, et par moments, quand ils se lèvent, on voit leurs corps noirs éclairés brusquement de fauves reflets.

À 2 heures du matin, il en est déjà qui attendent devant les portes de l'église. À 5 heures, on ouvre enfin,

(1) Lettre du Père Butaye au chanoine Leroy, président du grand Séminaire de Liège (*Missions Belges*, 1902).

et, par groupes, ils entrent, communient, récitent les prières d'action de grâces, puis ressortent pour faire place à d'autres.

Quand tous ont reçu la sainte eucharistie, commence une messe en plein air.

« A l'évangile, il y eut sermon : on félicita les chrétiens. Ils étaient venus de loin pour donner ici, en commun, un éclatant témoignage de leur foi. Ils avaient passé la Nsele, la Lukunga. D'autres venaient de Kimpako et des environs, au nombre de six cents. D'autres, de Sanda,



LE JOUR DE LA PROCESSION PENDANT LE SERMON

de Nlemfu et même d'au delà de la Nsele, de la région de Ntumba-Mani, de plus de 20 lieues de distance. »

Les postes liégeois pouvaient se réjouir justement et s'appliquer spécialement ces éloges, car quelques-uns avaient fait trois journées de marche.

« On leur montra encore que ce pèlerinage était une puissante prédication : une immense région, des centaines de villages les avaient vus passer et prier!... Ils pouvaient se compter : cinquante il y a dix ans, les voilà maintenant cinq mille (1). »

Après la messe, la procession se forme. Ici la palme est aux Sœurs de Notre-Dame. Elles ont organisé des groupes

(1) Lettre du Père Butaye au chanoine Leroy, président du grand Séminaire de Liège (*Missions Belges*, 1902).

d'enfants et de jeunes filles, qu'ingénieusement, avec des riens, elles ont coquettement habillées, de rouge, de bleu, de mauve, etc.

C'est charmant à voir ces petites gamines à peau noire, vêtues d'une robe blanche immaculée, jetant du feuillage et des fleurs devant le Saint Sacrement. De grandes jeunes filles voilées forment garde d'honneur autour de la statue de la sainte Vierge. Des petites en rose escortent l'image de l'Enfant Jésus. Des garçonnets sont groupés autour des bannières du chemin de croix, et là, devant le Saint Sacrement,



LA PROCESSION

dans leur uniforme de gala (1), les musiciens de la fanfare accompagnent les chants pieux et scandent, en notes vibrantes, le pas de procession.

Et tous vont, dans un ordre parfait, pieux et recueillis, faisant monter vers le Ciel leurs cantiques et leurs prières.

On comprend l'admiration des nègres, leur enthousiasme devant un pareil spectacle; mais on comprend aussi l'émotion des missionnaires, quand sur leur cher troupeau agenouillé dans la poussière, l'ostensoir trace un grand signe de croix!...

(1) Cet uniforme rappelle celui des zouaves pontificaux : gris bleu, culotte bouffante, large ceinture rouge.

« Ah ! nous disait le Père Opdebeeck, les belles fêtes du Congo, quel bon, quel doux souvenir j'en ai gardé!... Ces messes de minuit, à Noël, par exemple. Je vois encore ces



BÉNÉDICTION DU TRÈS SAINT SACREMENT LE JOUR DE LA PROCESSION

treize à quinze cents Noirs entassés dans l'église. Ah ! comme ils priaient ! et comme cela faisait du bien!... »

CHAPITRE V

LE CÔTÉ INTELLECTUEL

Moyen pratique pour se procurer des élèves. — Aspect d'une classe. — Une maman qui n'y va pas par quatre chemins. — « Musielele ». — Comment on donne la classe. — Lettre de Louis Mambu. — La collection du Frère Charles.

Moyen
de se procurer
des élèves.

« En classe, la première fois que j'y vins, écrivait le Père Sadin nouvellement arrivé au Congo, il y avait une vingtaine de présents sur quarante inscrits. J'appelle le Père Struyf et lui fais demander pourquoi les autres ne sont pas venus.

» Réponse : « Ils n'aiment absolument pas de venir!... » S'ils n'aiment absolument pas de venir que voulez-vous faire?... Il fallait donc attirer mes gosses (1). Savez-vous comment je m'y pris?... Je leur donnai un peu de sel de temps à autre! Je fis cela pendant un mois. Les présences s'accrurent, j'eus des nouveaux.

» Maintenant le magasin de sel est fermé pour eux, mais l'élan est donné. J'ai tous les jours près de cinquante présents qui viennent avec entrain.

» Dès 8 heures, presque tous sont là, bien que la classe ne commence qu'à 8 h. 1/2. Mais je vais près d'eux, je les plaisante, je les fais chanter en leur donnant une patate!... »

Accroupis sur le sol par groupes de quatre ou cinq, ou bien assis sur des bancs rudimentaires, les négrillons sont là, fixant de leurs gros yeux étonnés les tableaux pendus aux murs.

Aspect
d'une classe.

Le professeur, en soutane blanche, va et vient la pipe à la main.

* * *

« Ma classe me donne des consolations quand je vois les progrès de mes petits gosses, progrès d'autant plus sûrs qu'ils sont plus lents!... J'avais quarante-huit bambins présents ce matin sur quarante-cinq inscrits!... C'est le monde renversé!

» Il y en a de toutes sortes; des grands de 11 à 12 ans, les autres, par gradation descendante, jusqu'à 2 1/2 ans. Il y en a même un qui n'a pas plus de 2 ans, s'il les a!... Un vrai petit chérubin! C'est le fils d'un richard, par conséquent, quoique chérubin, il a un caleçon, et même mieux, une superbe robe, jadis rose pâle!

» De cette robe sortent de petits mollets et de petits bras potelés, bien noirs, bien frottés d'huile de palme, luisants comme le parquet ciré d'un pensionnat de demoiselles... Un jour que j'attendais gravement mes miches sur le seuil de ma classe, je vois venir droit à moi une femme indigène!...

(1) Il s'agit évidemment des externes.



UNE CLASSE A KISANTU

» Fichtre!... avec tout mon kikongo je n'irai pas loin, me disais-je à part moi, et déjà je m'apprêtais, avec un geste superbe et deux mots expressifs, à la renvoyer à quelqu'autre, quand, d'un tour de main, elle empoigne quelque chose derrière son dos et le dépose devant moi.

Une maman expéditive.

» Et voilà que ce quelque chose se met à geindre et à pleurer à chaudes larmes en criant : *è mamé!* *è mamé!*...

» Oui-da! mais la *mamé* était filée sans mot dire, et sans se retourner pour voir si elle avait bien mis son mioche sur les pieds, et pas sur la tête!... Et le petit criait!... fallait voir!... ou plutôt; fallait entendre ça!... C'est que, même à 2 ans, ils ont les cordes vocales passablement développées ces Noirs!...

» Mais ce que vous auriez dû voir après, c'est le Père Sadin, de la Compagnie de Jésus, s'essayant, avec tout ce qu'il savait de kikongo, à consoler ce petit moricaud qui criait après sa *mamé!*...

» Vous riez?... Eh bien! ça n'a pas duré cinq minutes que le gamin et moi fussions bons amis, quoique je n'eusse rien à lui donner, n'ayant moi-même que ma pipe.



TROIS ÉLÈVES

» Il ne parlait pas, ayant sans doute conscience que je ne le comprendrais pas, mais tout le reste de la classe venait se frotter contre ma jambe, comme un petit chat qui fait ronron !

» Et voilà comment est venu pour la première fois en classe, mon petit bonhomme à robe rose dont je vous ai parlé et qui s'appelle, pour vous servir : Moussiélélé, ce qui s'écrit : « Musielele » (1). »

* * *

Comment on
donne la classe.

A Monsieur Musielele et à ses compagnons allons apprendre l'A B C.

Prenons d'abord l'alphabet minuscule imprimé.

La lettre *a*... Oh!... beaucoup trop compliqué pour commencer !

Prenons *l*... C'est la plus simple. Ecrivons un *l* au tableau... Voyons?... A quoi cela ressemble-t-il?... A une baguette, n'est-il pas vrai?... Hé bien, cela... cette grande baguette... s'appelle *l*... *l*... Compris?...

— Eh! vous, là-bas, Louis... Comment appelle-t-on ce qui ressemble à une grande baguette?...

— ... ???

— Voyons, je viens de le dire!... *l*... *l*!...

— Ah! oui!...

— Et vous Jean?... Comment appelons-nous cette grande baguette?

— C'est *l*...

— Très bien!... Paul, à quoi *l* ressemble-t-il?...

— ... A une grande baguette!...

— A la bonne heure... Comment appelez-vous cette grande baguette, Joseph?...

— *l*!...

— Parfait... Maintenant, regardez bien tous, ce que je vais faire... Devant cette grande baguette, je colle un gros ventre... Voyez-vous?

— Oui! oui! un gros ventre...

(1) Lettre du Père Sadin (octobre 1904).

— Hé bien, quand la baguette a un ventre à droite, c'est *b*... quand elle a un ventre à gauche, c'est *d*... *b*... *d*...

Ici cela devient déjà plus compliqué! On retient bien qu'il y a deux ventres, l'un à droite, l'autre à gauche... Mais c'est bien difficile de se rappeler que *b* a le ventre à droite et que *d* le porte à gauche!...

Pendant tout le temps de la classe, le dialogue entre le professeur et les élèves se poursuit vif et animé. *g*, c'est le grand serpent; *s*, le petit; *i*, c'est la petite baguette avec un chapeau; *r*, c'est le petit hameçon; *f*, le grand; *v*, les cornes de chèvres... etc.; etc.!

Le lendemain, répétition!... Hélas! pauvre professeur! Que de fois tout est à refaire! Les gamins savent dire : Ceci est la grande baguette; ce sont les cornes de chèvre... Mais le nom de la lettre?... envolé...

C'est si peu intéressant pour ces galopins noirs!... En voyant tout cela à distance, nous rions, nous!... Mais quelle provision de patience le professeur doit avoir pour ne pas se fâcher!...

Pour la leçon d'écriture, nos petits bonshommes sont installés à la turque, l'un ici, l'autre là, faisant face à toutes les directions.

Et, de groupe en groupe, le professeur passe, approuve, corrige le griffonnage que les mains inhabiles ont tracé sur l'ardoise.

Beaucoup de négrellons ont l'esprit vif, plus vif même que les petits Blancs de leur âge. Seulement, ils semblent généralement incapables de pousser plus loin que les éléments. Qu'importe, d'ailleurs?... Ils ne sont pas destinés à devenir des savants et des docteurs, ces braves



LE PÈRE HANQUET

Congolais. On tâche d'en faire des hommes et de bons chrétiens.

* * *

Les résultats que l'on obtient sont déjà fort beaux. Voici une lettre que Louis Mambu, kapita de Gand-Sainte-Barbe, écrivait en 1900 au Père Préfet du collège des Jésuites, à Gand :

Lettre
de Louis Mambu.

« Vous me demandez combien il y a d'enfants baptisés à Gand-Sainte-Barbe. Il y en a vingt-quatre, et ceux qui ne le sont pas encore, sont au nombre de dix-huit. Peut-être que le dimanche de Pâques, il y en a qui seront baptisés, ainsi que deux femmes noires. Mfumu le Préfet, priez Dieu pour moi afin que jusqu'à ma mort j'observe bien les commandements de Dieu.

» Beaucoup d'enfants voudraient venir au catéchisme, mais leurs parents ne veulent pas.

» Priez Dieu pour que leurs parents les laissent venir à l'instruction. Dites à vos enfants de prier pour eux, car ils sont fous, ils ne connaissent pas Dieu.

» Je prie Dieu pour vous, et servez bien Dieu jusqu'à l'heure de votre mort.»

A lire cette lettre on serait tenté de croire qu'elle a été dictée ou inspirée par un missionnaire.

Il n'en est rien pourtant. Disons toutefois qu'à l'époque où cette lettre fut écrite, Louis Mambu était le meilleur catéchiste de la Mission.

Tous n'ont pas des sentiments aussi délicats, mais un bon nombre pourtant est sincèrement attaché aux Pères. Témoin cette lettre écrite en français au Père Hendrickx par un garçon de l'école des catéchistes. Je transcris simplement en laissant l'orthographe de l'original :

Kisantu, 10 mars 1905.

Mon Révérend Père Andrékisi,

Bonjour.

Maintenant, à vous. Est-ce que vous êtes guéri? Si vous portez bien, je remercie beaucoup le bon Dieu.

J'ai vu de la douleur, acause de vous retournaît en Europe. Maintenant je prie Dieu. Il vous soigne bien. Alors vous retourner ici, pour soigner nous avec tous les autres choses, le corps avec l'âme.

Votre enfant,
Hubert Nsingi

Votre ami longtemps à Ndembo.

En voici une écrite en kikongo à un autre Père rentré en Belgique.

Mfumu Malembe, mbote mingi.

Tuwidi nkenda nde kiefu go nzevo zaku bampangi baku bawidi zenga zo kuandi, mu diambu di kubela; kansi mpamba. Beto bantu ka tu bedila mu nzevo ko, kansi bimbefo bitukila go mu mbanzi, go mu ntulu, go mu nsingu.

Mavimpi maku, Mfumu Malembe, kuna mono muana aku.

Donbasi.

Mfumu Malembe, bonjour.

Nous avons entendu la nouvelle que vos frères vous ont fait couper votre barbe, parce que vous étiez malade; mais c'est en vain. Nous autres hommes, nous ne sommes pas malades à cause de la barbe, car toutes les maladies proviennent ou des côtes, ou de la poitrine, ou du cou.

Les salutations, Mfumu Malembe, de votre enfant.

Donbazi (Sébastien).

L'auteur de cette lettre est un enfant d'une intelligence plutôt médiocre.

Un fait assez curieux, c'est que les gamins n'aiment pas trop à parler le français... Pourquoi?... Tout simplement par vanité. Ils craignent d'être ridicules en faisant des fautes et, plutôt que de voir sourire à leurs bévues, ils préfèrent ne pas parler cette langue que pourtant ils aiment à apprendre.

* * *

J'ai parlé des travailleurs, des hommes de métiers, des écoliers, des futurs catéchistes. Il est une catégorie d'individus dont je n'ai pas encore fait mention. C'est celle que le Père Sadin appelait « la collection du Frère Charles » (1).

La collection
du Frère Charles.

Il faudrait une palette réaliste pour peindre ces pauvres gens, car on dit avec assez de raison que la peinture, comme la photographie, embellit.

C'est le rendez-vous de tous les miséreux, plitiques, estropiés, rachitiques, boiteux, anémiés, épileptiques, avortons, etc., etc..., ramassés non seulement à Kisantu, mais encore dans les postes qui en dépendent.

(1) Le Frère Coadjuteur Charles Gérard, cuisinier à Kisantu.

Ils sont là près de vingt, et il n'y en a peut-être pas trois qui soient quelque peu valides. D'abord une dizaine de petits gamins abandonnés, trouvés dans la brousse, ou chassés des villages, à cause de leurs plaies ; beaucoup n'ont pas 6 ans!...

Soignées par le Frère infirmier, leurs plaies se sont refermées, mais ces enfants ont souffert de la faim, n'ont



PONT DANS LE BAS-CONGO

jamais reçu les soins affectueux d'une mère, sont mal constitués. Parfois ils semblent vraiment atteints de cleptomanie. Un jour, au commencement du dîner des Pères à Kisantu, on amène un de ces gamins qui pour la centième fois avait été pris à dérober.

— Pourquoi volez-vous ainsi? lui dit-on.

— Parce que j'ai faim.

— Hé bien, chaque fois que vous avez faim, venez me demander ce que vous voulez, je vous le donnerai ; mais ne volez plus.

Le gamin s'en va en disant : c'est bien.

Avant la fin du dîner on le ramenait : il venait de commettre un nouveau larcin!... Pauvres diables!...

Ils arrivent si maigres, si faibles, qu'il faut des années pour leur donner quelque apparence de vigueur. Puis, rejetés par leurs proches, ne recevant aucune nourriture, ils n'avaient à manger que ce qu'ils parvenaient à dérober. Aussi, sont-ils les plus incorrigibles voleurs qui soient sous le soleil.

On pourrait les décrire tous en détails, ils en valent la peine, mais ce serait trop long... et trop triste... (1).

* * *

Trois fois par an, au Nouvel an, à Pâques et en septembre, les jeunes habitants de la colonie ont des vacances, pendant lesquelles ils peuvent retourner dans leurs villages s'ils le désirent. Quand on leur accorda pour la première fois cette faveur, plusieurs missionnaires étaient assez sceptiques : « Vous verrez, disaient-ils, les pigeons envolés ne reviendront pas au colombier ! »

Ils se trompaient : au jour fixé pour la rentrée, le colombier se remplit de nouveau !... Il faut croire que les oiseaux ne s'y trouvent pas mal !...

CHAPITRE VI

A LA COLONIE DES SŒURS

Religieuses missionnaires. — Premier départ des Sœurs de Notre-Dame. — Souffrances. — Un contraste. — L'éducation des filles. — Internes et externes. — Les pénitences en usage.

Quand on parle de missionnaires, nous nous représentons ordinairement des hommes à grande barbe, bâtis exprès, semble-t-il, pour affronter les dangers, les douleurs et les maladies.

Religieuses
missionnaires.

(1) D'après une lettre du Père Sadin.



SŒUR MARIE DE JÉSUS (Mlle GLENNISSON) ET SA CLASSE A KISANTU

Et nous ne songeons pas qu'à côté de ses prêtres, de ses apôtres, l'Église a ses vierges missionnaires, d'autant plus grandes par leur courage, qu'elles sont plus faibles par leur sexe.

En Amérique, en Australie, aux Indes, au Congo, en Chine, dans les léproseries de Molokai, partout on les trouve, consacrant leur vie à l'éducation de la jeunesse, servant de mères aux petits orphelins et d'infirmières aux pauvres malades dans les hôpitaux.

La Belgique seule a cinq cents de ses filles ainsi dispersées par le monde, et dans ce nombre ne sont pas comptées les nombreuses Belges qui font partie des congrégations religieuses étrangères (1).

Dans la Mission du Kwango, ce sont les Sœurs de Notre-Dame, de Namur. « J'ai vu partir nos premières religieuses, disait le Père Van Tricht. Elles étaient sept ce jour-là... leur Supérieure ne descendit pas seule la passerelle qui conduisait au navire, elle guidait doucement, comme on fait d'un enfant, sa vieille mère... Oh! les

Premier
départ des Sœurs
de Notre-Dame.

(1) La *Métropole* a donné, en 1905, le nombre des missionnaires que la Belgique possède à l'étranger.

« ... 29 congrégations d'hommes et 18 congrégations de femmes envoient aujourd'hui de leurs membres aux pays infidèles; nos compatriotes, à ce titre actuellement à l'étranger, se répartissent comme suit :

Hommes : Jésuites, 252; Pères de Scheut, 179; séminaire américain de Louvain, 130; Rédemptoristes, 100; Prémontrés, 67; Capucins, 46; Frères Mineurs (Récollets), 41; Pères Blancs d'Afrique (Lavigériens), 38; Congrégation de Piepus, 37; Frères de la Charité de Gand, 37; Oblats de Marie, 30; Marianites, 26; Xavériens, 25; Missionnaires du Sacré-Cœur (Borgerhout), 20; Prêtres du Sacré-Cœur, 17; Bénédictins, 16; Trappistes, 13; Carmes, 10; Passionnistes, 9; Dominicains, 8. Au total, 1,101.

Femmes : Sœurs de la Charité de Lovendeghem, 68; Sœurs de Charité de Gand, 59; Filles de la Croix de Liège, 52; Dames du Sacré-Cœur, 40; Dames de l'Instruction Chrétienne, 36; Franciscaines missionnaires de Marie, 35; Religieuses des Sacrés-Cœurs, 31; Sœurs de Notre-Dame de Namur, 26; Dames de Saint-André de Tournai, 25; Sœurs de Sainte-Marie de Namur, 19; Ursulines de Thildonck, 18; Sœurs de Gyseghem, 17; Sœurs Franciscaines, 16; Franciscaines de Gand, 15; Sœurs de Berlaer, 13; Sœurs de Champion, 12; Réparatrices, 10; Sœurs Blanches d'Afrique (Lavigériennes), 6. Au total, 501.

regards de cette mère sur cette enfant qui s'en allait ! Comme elle la dévorait, sentant bien qu'elle ne la reverrait plus !... Elle ne lui parlait pas, mais sans cesse l'appelait de son nom, de ce petit nom d'enfance, dont elle l'appelait quand elle la tenait sur ses genoux...

» La sirène hurla son signal lugubre... l'heure était là !... Sanglotante, la mère se jeta au cou de sa fille et longuement l'étreignit dans ses bras... Elle partit... mais elle revint, elle revint encore, ne sachant pas s'en aller...

» Et quand des amis l'entraînèrent et que démarra le navire, elle, debout sur le quai, penchée comme pour suivre son enfant, de loin, avec ses vieilles mains tremblantes, lui envoyait encore ses baisers.

» C'est la coutume au Christ de demander en sacrifice le sang des cœurs, et parmi ceux qui Le connaissent et qui L'aiment, nul ne s'étonne ; sachant qu'Il a donné sa vie pour nous, nous savons que nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères (1). »

* * *

Souffrances.

Parmi ces sept religieuses de ce premier départ, aucune n'est morte. Deux sont rentrées en Belgique pour rétablir leur santé : l'une est déjà repartie ; la seconde repartira bientôt.

Une autre est revenue en Europe en décembre dernier, avec une compagne récemment arrivée en Afrique. Huit ans durant, la maladie la tint clouée sur son lit à Kisantu. Complètement paralysée, elle ne pouvait qu'offrir ses prières et ses souffrances pour le salut des nègres.

Si la mort n'a pas fait de victimes parmi les sept premières missionnaires, elle n'a cependant pas épargné complètement la communauté des religieuses du Kwango. Deux Sœurs irlandaises ont succombé, et là-bas, au milieu des Noirs, elles reposent en la terre d'Afrique.

Puissent-elles, du haut du Ciel, protéger leurs compagnes d'apostolat !

(1) VAN TRICHT. Conférence : « Le Congo belge ».

Il y a quelque chose d'étrange à la fois et de touchant dans la destinée de ces femmes.

Hier, dans leur calme couvent de Belgique, elles allaient de leur cellule à la chapelle, de la chapelle à leur classe ou à leur salle d'étude.

Aujourd'hui, portant le casque par-dessus leur blanche cornette, elles élèvent de petites sauvages, parcourent les villages congolais, font de l'élevage, dirigent des cultures.

Tout est changé : leurs habitudes, leur nourriture, leur vêtement même, tout... sauf leur cœur, leur dévouement, leur foi!

Au lieu des paisibles promenades, dans le petit jardin du couvent, elles vont à la chasse aux âmes à travers la brousse.

Cinq d'entre elles détachées de Kimuenza pour aller s'établir à Ndembo, à travers forêts et savanes, sous le lourd soleil d'Afrique, entreprennent le rude voyage. Après deux ans d'efforts, elles vont fonder la colonie de Kisantu, où bientôt toutes les Sœurs de Kimuenza viennent les rejoindre.

Elles ne se découragent pas pourtant. De Kisantu part une nouvelle équipe et l'on va tenter à Nlemfu ce que l'on a autrefois tenté à Ndembo.

Maintenant, grâce à Dieu, la petite colonie de Nlemfu semble en pleine prospérité.

* * *

L'établissement des Sœurs est à quelques minutes de celui des Pères. Rien cependant n'est commun entre les deux colonies, sauf les exercices qui se font à l'église paroissiale.



SŒUR ANGÈLE, DÉCÉDÉE AU CONGO

Education
des filles.

Somme toute, on pourrait répéter pour les filles presque tout ce qui a été dit pour les garçons.

Une différence essentielle pourtant. Tandis que les jeunes gens, pendant leurs temps libres, jouissent de la plus absolue liberté, les filles, elles, demeurent sous la surveillance de leurs maîtresses, absolument comme les



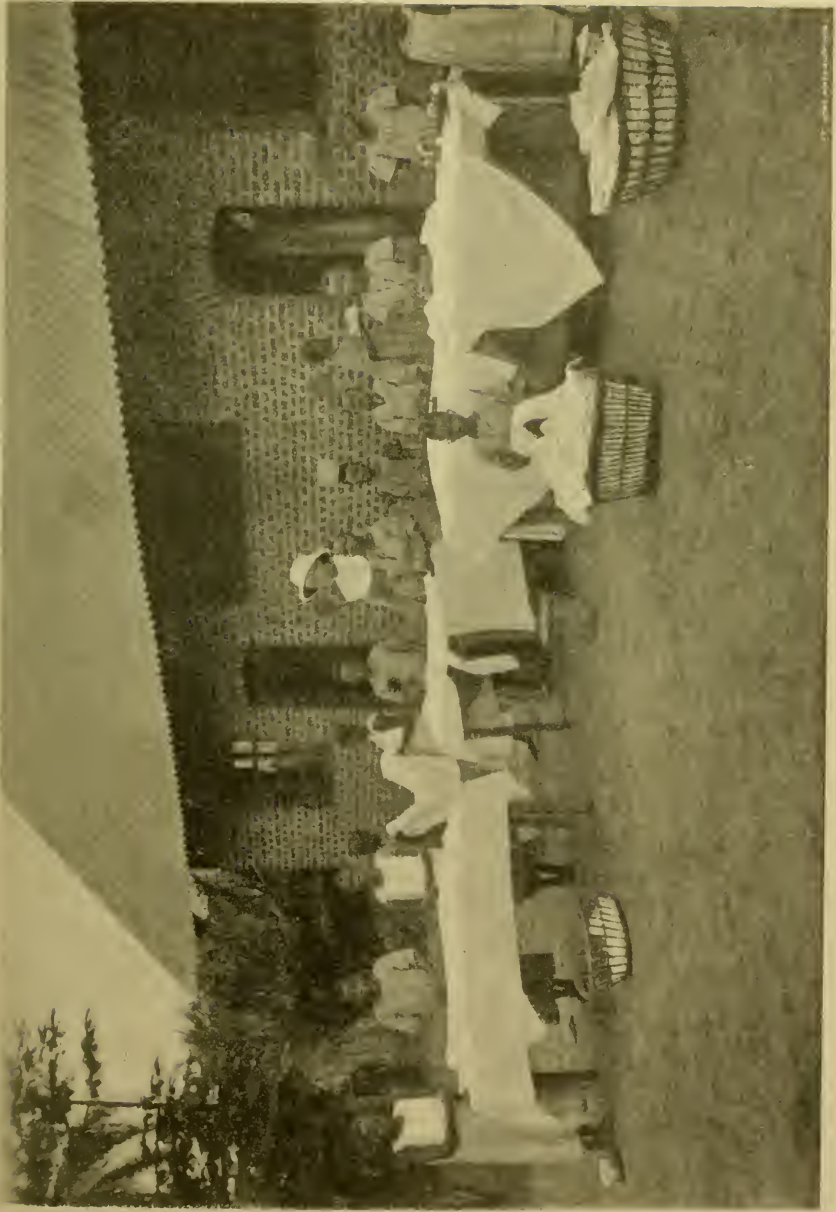
L'OUVROIR AU BATIMENT SCOLAIRE

élèves de nos pensionnats de Belgique. Les gamins, pendant leurs récréations, peuvent vagabonder par la brousse ; les demoiselles doivent rester dans l'enclos des Sœurs. A part ça, le système d'éducation est similaire dans les deux établissements.

Evidemment, les religieuses et leurs élèves n'iront pas conduire la charrue ni scier des planches et des madriers : à chacun son métier!...

Elles ont des cultures pourtant, et les filles manient la houe aussi bien, ou mieux que les garçons.

Les femmes d'ailleurs, faisant toujours les gros ouvrages, sont souvent plus vigoureuses que les hommes.



L'OUVROIR EN PLEIN AIR A KISANTU

Le programme d'études pour les jeunes filles, au Congo aussi bien qu'en Belgique, comporte des connaissances moins variées et moins approfondies que celui des jeunes gens.

Qu'elles sachent très bien leur catéchisme, ces demoi-



CLASSE DES SŒURS

selles, voilà le principal. Elles peuvent alors épouser un kapita de ferme-chapelle et, au besoin, faire pour 'es filles ce que le mari fait pour les garçons.

Sans négliger la lecture, l'écriture et le calcul, on travaille surtout à l'éducation ménagère des jeunes négresses. « Pendant la classe, l'application des élèves est satisfaisante. Comme les portes restent toujours ouvertes, des poules, des chèvres, des boues entrent sans façon, font le tour des bancs, fouillent dans tous les coins. Cela ne distrait pas les gamines (1). » Elles trouvent très naturelles ces visites-là ! On est en famille, quoi !... faut pas se gêner !.....

« Savoir lire et écrire paraît superflu à la plupart d'entre

(1) Lettre de Sœur Mélanie des Anges (10 juin 1902).

elles, mais pouvoir confectionner un vêtement est un talent très apprécié (1) ».

A la buanderie elles lavent et repassent le linge, les robes de toile. A la cuisine, on les initie aux secrets d'un art partout apprécié, mais au Congo plus qu'ailleurs!...



VISITE DE M. LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL FUSCH A KISANTU

Dans les dortoirs, à l'infirmerie, dans les classes, armées de balais, elles entretiennent partout cette exquise propreté, qui fait l'admiration de tous ceux qui visitent l'établissement.

Le nombre des élèves internes varie beaucoup. En octobre 1904, il y en avait deux cent quarante-neuf à Kisantu et cinquante à Nlemfu.

Vers la fin de novembre 1905, à Bergeyek-Saint-Ignace, il y avait cinq cents filles, et Nlemfu en comptait cent!

Il y a aussi des externes : des jeunes veuves, des filles et des femmes des environs qui viennent se faire instruire. Habituellement, les Sœurs s'occupent de préparer au baptême cinquante ou soixante femmes. Pour les encourager

Internes
et externes.

(1) Lettre de la Supérieure de Kisantu.

à venir aux instructions, les jours de fête, on fait une distribution de prix aux plus assidues. Ces dames arrivent portant leur bébé campé à cheval sur la hanche maternelle.

« Nous avons, écrit une Sœur, distribué plus de trente petites robes, à la grande joie des mamans, mais non des mioches qui se débattaient et criaient à tue-tête, en se voyant habillés pour la première fois! »

Voyez-vous le tableau?... Ces chérubins noirs protestant avec rage, et tâchant de faire comprendre, qu'en fait de parure, leur innocence leur suffit!...

* * *

Les pénitences
en usage.

Pour compléter ce que nous avons dit de l'éducation données aux négrillons, il reste à dire un mot des pénitences que l'on impose aux délinquantes.

Sans doute, dame bague à un rôle dans une colonie scolaire congolaise, au moins chez les garçons. Mais il va sans dire qu'on n'en use qu'avec modération. Il y a du reste d'autres punitions que les négrillons redoutent extrêmement. Ainsi ils sont très sensibles à tout ce qui regarde leur estomac... Aussi c'est par là qu'on les prend... Ah! ah!... vous ne voulez pas marcher droit, vous ne voulez pas travailler... C'est bon!... pas de sel demain!...

Puis il y a l'amour propre, la vanité... Dans les cas graves on les humilie devant les autres!...

« L'autre jour, écrivait le Père Sadin, la Rév. Sœur Ignatia de la Croix me prend à part au moment où je surveillais l'entrée de l'église. Elle me montre deux fillettes la corde au cou et un épi de maïs pendant sur le dos, et me demande de les humilier un peu devant les gamins : elles avaient volé ce maïs.

» Comme filles et garçons ne s'entendent que tout juste, divulguer leur larcin devant ces rivaux, c'était une grosse histoire.

» Je les mets donc à genoux devant la porte de l'église. Déjà en entrant, mes gamins regardaient en riant, avec des plaisanteries à la Noir!... Mais ce fut autre chose au sortir des prières. Ils se rangent en demi-cercle, et en avant la musique!...



LA PETITE MAXANGUI A KISANTU

» Voulez-vous vous faire une idée du bruit?... Criez de toutes vos forces « Aaaaa! » en battant légèrement les lèvres avec la main. Renforcez deux fois, parce que ça sort d'un gosier de nègre; puis deux cent cinquante fois, parce qu'il y avait deux cent cinquante gamins! Ajoutez-y quelques coups de sifflet et vous aurez une idée du chahut!... Vous auriez dû voir les gamines filer un petit galop vers la maison des Sœurs! »

Outre leurs travaux à domicile, les religieuses ont leur apostolat extérieur. Elles se sont en quelque sorte partagé les villages environnants. Elles y visitent les malades, les soignent, les préparent petit à petit au baptême. Un jour en faisant leur tournée, elles s'aperçoivent que la mort est proche. Alors, vite une dernière exhortation, puis leur petite main blanche verse sur le vieux front noir de l'agonisant, l'eau sainte qui purifiera son âme.

A présent le pauvre nègre peut partir! le Ciel va s'ouvrir pour lui.

Et joyeuse, riante, la Sœur rentre à la colonie annoncer la bonne nouvelle aux autres.



CHAPITRE VII

LES MARIAGES CHRÉTIENS

La demande officielle. — Fiançailles. — Le mariage religieux. — Le mariage civil.

L'œuvre principale des Sœurs de Notre-Dame est de préparer des épouses chrétiennes aux jeunes gens élevés par les Pères.

Très originale, très congolaise surtout, la manière de se marier là-bas.

Chez le missionnaire arrive un jeune homme.

— Mfumu, je voudrais une femme.

— Ah! ah!... C'est très bien, mon ami! C'est une excellente idée...

Et... vous connaissez une fille qui vous plaise?

— Non, mfumu!...

— Alors vous désirez choisir parmi celles qui sont chez les Sœurs?

— Oui, mfumu!...

— Très bien...

Nous irons voir...

La demande officielle



MÉNAGES CHRÉTIENS

Et le Père missionnaire, accompagné de son protégé, se rend au couvent. Devant eux on fait comparaître toutes les filles en âge de se marier.

— Hé bien, mon garçon?

Suit une inspection plus ou moins longue de chacune de ces demoiselles.

— Celle-là !...

— Très bien... et vous, ma fille, est-ce que vous voulez être la femme de ce garçon-là?

Suit la contre-inspection... parfois une longue hésitation. Pendant ce temps, l'intéressé regarde de côté avec la plus parfaite indifférence...

Quand mademoiselle a fini de regarder monsieur, elle fait un « oui » flegmatique ou bien un « non ! »

Si c'est non, le prétendant évincé ne se trouble pas. Il en demande une autre et tout est dit.

Cela nous choque peut-être, cette façon de prendre son épouse, cette espèce d'étalage au choix...

Hé, ne faisons pas trop les fiers!... Quand dans les fêtes mondaines, les théâtres, les bals, les concerts, les jeunes filles sont conduites par leur mère, qu'est-ce donc, sinon un étalage où les jeunes gens pourront venir choisir?...

Les Congolais y mettent moins de forme peut-être; ce que nous pensons tout bas, ils le disent tout haut; au fond, y a t-il une si grande différence?...

Fiançailles.

Une fois fiancés, les « futurs » peuvent se voir fréquemment.

— Mfumu,... je voudrais porter à manger à ma fiancée.

— Mais n'a-t-elle donc pas à manger chez les Sœurs?

— Oui !...

— Hé bien alors?...

— Ça n'est pas de *mon* manger...

La permission octroyée, les voilà en quête de chenilles, rats, souris, sauterelles, fourmis, etc.

Au jour fixé pour la visite, les fiancés se rendent tous ensemble au couvent des Sœurs et leurs futures viennent les rejoindre.

Parfois ils forment un grand cercle et la conversation s'engage générale.

Ordinairement ils s'installent par couples. Monsieur s'assied par terre, mademoiselle en fait autant. Ils se tournent le dos et, de temps en temps, échangent quelques paroles.

Si, par hasard, ils remarquent que l'œil vigilant d'une Sœur les observe, ils restent sans se regarder, sans se dire un seul mot tout le temps de la visite!...

Les coutumes congolaises veulent que le mari achète sa femme aux parents de la jeune fille.

Les jeunes gens ne sont pas toujours en mesure de faire



GROUPE DE JEUNES MARIÉS

cette dépense. Dans ce cas, les Pères suppléent et fournissent la dot exigée.

Avant de se marier, le jeune homme doit se construire un chimbek dont on lui donne le plan. C'est ordinairement une habitation à trois places. Celle du milieu est à ciel ouvert. C'est là que le ménage fait son feu. Ils ont ainsi la chaleur, sans être enfumés comme on l'est dans les huttes indigènes.

*
* *

Le jour du mariage, parée de ses plus beaux atours, la jeune fille se rend à l'église. Son fiancé doit l'y rejoindre. Parfois, le bonhomme oublie de venir;... alors, faute de mari, il faut bien remettre la cérémonie au lendemain!

La messe finie, monsieur sort à droite, madame sort à gauche et, jusqu'au soir, ils ne se voient plus. Du reste,

Mariage
religieux

les Congolais sont peu expansifs. Le Père Prévers, en rentrant en Belgique, avait amené avec lui un jeune nègre. Quand Ignace Biziti, après son séjour en Europe, rentra au Congo et qu'il revit sa femme : « *Mbote* », dit-il, « bonjour » ; et ce fut tout !... Pourtant ces pauvres gens se rendent bien compte de ce qu'est le mariage. Ils savent que ce sacrement les lie inviolablement et sont fidèles à leur engagement. A ce point de vue, nos bons sauvages pourraient servir de modèles à bien des civilisés !...

Mariage civil.

Outre la cérémonie religieuse, il y a le mariage civil. Un jour, trois couples vont trouver l'agent de l'État. Deux des mariées avaient oublié le nom de leur village natal.

A la question : « Quel âge avez-vous ? », grand embarras de ces dames ! Elles se regardaient, regardaient par terre, regardaient à droite, regardaient à gauche...

Aussi a-t-on idée de poser une question comme celle-là?... Comme si l'on songeait à son âge ! .. Enfin, après avoir longuement réfléchi, une d'elles trouva :

— « Je crois que j'ai bien 5 ans !... »

* * *

Ce sont les mères chrétiennes qui font la société chrétienne. Ces mariages entre jeunes gens catholiques sont le grand espoir de la Mission.

De 1901 à 1902, il y en eut soixante-dix-huit.

De 1902 à 1903, trente-neuf.

De 1903 à 1904, soixante et onze.

Enfin, en 1905, quatre-vingt-un.

Dès lors, on comprend l'extrême importance de l'œuvre des Sœurs de Notre-Dame. Ce que nous ne saurions expliquer, c'est le dévouement, c'est l'abnégation, c'est la grandeur d'âme, ce sont les souffrances des religieuses missionnaires.

« Ah ! s'écrie M. de Haulleville, après avoir raconté la vie et la mort d'une admirable petite Sœur de charité, Sœur Godeliève, tombée là-bas, toute jeune et toute vaillante, ah ! que sommes-nous, nous autres riches oisifs, bourgeois affairés, politiciens ambitieux... »

» Que devient notre virilité devant la vie et la mort d'une femme telle que petite Sœur Godeliève?

» ... Un sujet de plaisanterie!...

» Nous avons la prétention de nous vouer au salut de l'État et même de la Société moderne, et nous ne songeons pas au salut des âmes!...

» Dors en paix, ô femme héroïque, dans ta robe blanche, au milieu des nègres, à qui tu as fait matériellement sentir l'œuvre de la Rédemption, et prie pour ceux qui t'ont comprise et qui t'ont aimée. »



MISSIONNAIRE EN VOYAGE

TROISIÈME PARTIE

LES FERMES-CHAPELLES ⁽¹⁾

CHAPITRE I

CE QU'EST UNE FERME-CHAPELLE

Installations. — La charité, l'œuvre des vieux timbres. — Prospérité. — Rôle du kapita. — Contrôle. — Les indigènes. — Zimbu.



ROP peu nombreux pour propager rapidement la foi dans l'immense contrée qui leur a été confiée, — ils sont là seize prêtres, cinq scolastiques et onze frères coadjuteurs, en tout trente-deux hommes, pour un pays grand comme quatre fois la Belgique (2), — les missionnaires ont senti le besoin de multiplier leur action. Pour y arriver, ils ont imaginé le système des fermes-chapelles. C'est au Père Van Henexthoven qu'est due l'idée de ce moyen d'évangélisation.

Quand, en 1893, le Recteur du Collège de Mons partit pour le Congo, il était atteint d'une maladie de la gorge, et d'aucuns disaient : il n'ira pas six mois là-bas !

Voilà treize ans qu'il travaille avec une inlassable activité. Pendant plus de huit ans, il a supporté la lourde charge du Supériorat général de la Mission et acquis, par sa douceur et sa bonté, un incroyable ascendant sur les indigènes. Ces pauvres nègres ont pour lui une vénération profonde.

(1) Voyez la carte de la Mission du Kwango.

(2) *Ibidem.*

Le Père Van Henexthoven, nous disait un missionnaire, est un miracle vivant : il n'a plus que la peau sur les os et semble n'être soutenu que par la grâce de Dieu et l'énergie de son âme.

* * *

Qu'est donc une ferme-chapelle dans le système inventé par l'ancien Supérieur ?

De temps à autre, de Kisantu, de Wombali ou de quelque autre des six grands



LA FERME-CHAPELLE DE KINANGA
(ANVERS-NOTRE-DAME)

postes, une caravane s'ébranle. Le missionnaire part pour aller fonder de nouveaux postes. Chargés d'outils et de provisions, quelques jeunes gens l'accompagnent, jasant et discutant tout le long du chemin. Après un jour, deux jours de marche, on arrive dans un village indigène.

Ces bourgades congolaises ne sont jamais très peuplées : cent, cent cinquante, parfois deux ou trois cents habitants, logés dans des huttes cachées sous les grands arbres.

Dans le terrain concédé par le « mfumu » (chef), on plante la croix, puis : « A la besogne, mes enfants ! »

Avec quelques gamins du hameau, que l'on a confiés au *mundele Nzambi* (Blanc de Dieu), on commence à défricher.

Quelques jours de peine et le terrain est prêt, les semailles sont faites. On bâtit une chapelle en pisé, de grands chimbeks-dortoirs, une étable, puis le Père donne



LE R. P. VAN HENCXTHOVEN

ses derniers conseils au kapita, recommande à tous le travail, la piété, la docilité et s'apprête à pousser plus loin, ou bien à rentrer à la colonie-mère.

Désormais, c'est de l'activité et de l'intelligence du catéchiste que l'avenir du poste va dépendre.

Dans quelque temps, les colons recevront quelques poules, des chèvres, des pores : premiers éléments du futur troupeau.

Comme il faut vivre en attendant les premières récoltes, c'est la colonie-mère qui ravitaille le nouvel établissement. Cet état de choses perdure environ dix-huit mois, car le manioc ne peut se récolter qu'après ce temps.

Les dépenses nécessitées par cet entretien — cadeaux aux chefs de villages; achats de bétail, de semences, d'instruments de travail; nourriture des jeunes gens, — absorbent en grande partie l'argent donné par les fondateurs. Il faut environ 2,000 francs.

La charité.

C'est la charité des donateurs qui permet ces dépenses. Tantôt ce sont des personnes généreuses qui, d'un seul



CHIMBEK EN CONSTRUCTION

coup, donnent la grosse somme nécessaire; tantôt son par son, l'on a réuni des fonds pour créer au Congo un village chrétien.

Œuvre
des
vieux timbres.

Au grand séminaire de Liège est établie la magnifique œuvre des timbres qui, après quatorze ans d'existence, a donné aux missionnaires du Congo belge — Pères de Scheut, Jésuites, Pères Blancs, etc., — la belle somme de 120,000 francs.

La même œuvre a été fondée au séminaire de Namur par

les *Amis des Missions*, sous la direction de M. l'abbé Jules Petit (1). Grâce à l'ardeur des séminaristes, l'œuvre grandit. Elle a déjà fondé maintes fermes-chapelles. De plus, elle distribue annuellement de 1,000 à 1,500 francs, répartis entre les diverses congrégations de missionnaires.

A Namur encore, M. Boigelot, professeur laïque au collège Notre-Dame de la Paix, réunit chaque année des sommes importantes par la vente des vieux timbres.

Au séminaire de Malines, au séminaire de Bruges, au séminaire de Gand, au pensionnat des Sœurs de la Providence à Champion, partout on rivalise de zèle.

La charité est inventive : après les vieux timbres, ce sont les vieux journaux dont les séminaristes de Floreffe parviennent à tirer parti.

Le chanoine Wilmotte eut l'idée de lancer une série d'appels dans la *Semaine religieuse* de Namur.

Les souscriptions ouvertes ont produit jusqu'à présent 110,000 francs, c'est-à-dire cinquante-cinq fermes-chapelles.

Le *Mouvement des Missions catholiques au Congo*, en huit ans, a recueilli 60,000 francs !

Ah ! que ceux qui se dévouent ainsi nous permettent de leur exprimer ici, au nom de tous les missionnaires du Congo belge, notre profonde gratitude.

Les chiffres sont éloquents et parlent bien haut ; pourtant, ils ne disent pas les noms de ces jeunes séminaristes, de ces collégiens, de ces enfants dont le zèle n'a d'égal que la discrétion. Dieu leur tiendra compte de leur dévouement ; tout ce que nous pourrions dire n'acquitterait pas notre dette de reconnaissance.

* * *

Pour les habitants des fermes-chapelles, les premiers temps sont les plus durs. Il faut travailler et attendre longtemps les fruits de ses labeurs. Quand bananiers, riz, manioc, patates sont en rapport, quand poules, chèvres et

Prosperité.

(1) Plusieurs autres œuvres sont dues au zèle ingénieux de M. l'abbé Petit. Partout où il a passé, il a laissé, comme un gage de son active charité, une nouvelle œuvre en faveur des missions.

pores se sont multipliés, le petit poste arrive ordinairement à se soutenir sans avoir recours aux générosités de la Mission-mère. Les jeunes colons ont alors plus de cœur à l'ouvrage. Bientôt la production dépasse leurs besoins. Dès lors, ils vendent aux indigènes, aux agents de l'État ou bien aux missionnaires et partagent entre eux les bénéfices. Ils possèdent,

en effet, en commun, à la manière des Noirs, les terrains qu'ils exploitent, et tous les produits leur appartiennent, à tel point que, si les missionnaires dans leurs courses apostoliques viennent à passer par une ferme-chapelle, ils payent au kapita tout ce qu'ils consomment pendant leur séjour.

* * *

Présidée par son catéchiste, la petite communauté — huit, quinze, vingt, quarante enfants et parfois davantage — a son ordre du jour bien déterminé. Après le lever, on se rend à la chapelle pour y réciter la prière.

Puis, aux heures fixées par le règlement, classe, travaux des champs, catéchisme, repas. Le soir, on se réunit encore pour clôturer la journée par la prière, le chant du *Laudate*.

Rôle du kapita. C'est le kapita qui préside à tout; il fait la distribution des vivres, donne la classe, récite les prières, dirige les travaux, partage les bénéfices.



VILLAGE INDIGÈNE
SOUS LES PALMIERS

Quand la petite colonie compte des fillettes, c'est madame la Catéchiste qui en a soin.

Elle les instruit, les éduque, en un mot, fait en petit et de son mieux, ce que les Sœurs de Notre-Dame font en grand et si bien à Kisantu et à Nlemfu.

Quand, dans une ferme-chapelle, un jeune homme se marie, il est libre de s'établir au village indigène. S'il le



ENFANTS D'UNE FERME-CHAPELLE

préfère, il peut continuer à faire partie de la communauté. Dans ce cas, il doit bâtir sa hutte dans un alignement déterminé. Le grand nombre choisit cette seconde alternative.

Il se forme ainsi un village chrétien à côté du village indigène.

* * *

L'influence active du kapita n'est pas restreinte aux seuls membres de la colonie. Fréquemment en rapport avec les indigènes des environs, il les engage à venir aux

prières, aux catéchismes; bien souvent il est choisi par eux pour régler leurs différends.

Contrôle.

Ceux qui font preuve de capacités plus grandes que leurs confrères sont nommés catéchistes régionnaires. Visiter les fermes-chapelles voisines, surveiller la gestion des autres kapitans et le travail de leurs administrés, telle est l'honorable fonction qui leur est confiée; elle n'empêche pas, du reste, le contrôle du missionnaire, contrôle qui doit être fréquent et même minutieux. Ces petits sauvages sont capables de bien des fredaines. La paresse et la gourmandise restent leurs péchés mignons. Ils mettront à la broche les animaux qu'on leur a donnés comme



RETOUR DE CHASSE

souches du futur troupeau, et, en rendant compte au Père, ils diront : « Une chèvre est morte... » Ils oublieront d'ajouter qu'ils l'ont aidée à mourir en lui coupant le cou! Ces choses-là se voient en pays congolais!

Bien nourris dans leur petite colonie, les enfants sont

contents et le montrent. Leurs discours, leur bonne mine, tentent les gamins des environs et les attirent à la ferme-chapelle.

La prospérité de leurs cultures, leur vie de travail, leur conduite plus morale, donnent à ces jeunes gens un pres-

Les indigènes.



DANS LES ROSEAUX

tige et une autorité étonnante sur la population des villages voisins.

Il n'est pas jusqu'aux vieux sauvages qui ne subissent leur ascendant; ils se rapprochent bientôt des petits colons, et en grands mendiants qu'ils sont, tâchent d'obtenir des cadeaux.

L'espoir d'en recevoir davantage les attire aux prières, aux catéchismes. Ils apprennent ainsi qu'après cette vie tout n'est pas fini, qu'il y a un Ciel pour ceux qui se font chrétiens, et, quand ils sentent que leur dernière heure est là, songeant à ce paradis et voulant y aller, ils demandent le kapita et se font baptiser.

Souvent aussi les catéchistes ont l'occasion de conférer le baptême aux petits enfants malades.

Zimbu.

Il y avait à Kisantu un pauvre diable de noir, que la maladie du sommeil avait rendu fou. On avait même dû le séparer tout à fait des autres parce qu'il devenait dangereux. C'était un ancien catéchiste. Plusieurs fois on avait essayé de le confesser, mais la tête était bien partie.

Un matin, on remarque qu'un petit garçon est atteint par le terrible mal. Vite on l'écarte des autres et on le met dans un chimbek à quelque distance de celui de Zimbu — c'était le nom du fou. Le soir, le train devait amener quelques Blancs.

Pour les recevoir, les Pères se rendaient au garage du chemin de fer, quand tout à coup un noir accourt :

« Mfumu, vite, venez!... le petit garçon de ce matin va mourir. »

Le Père Hendriekx part, et, à côté de la hutte de Zimbu, au milieu d'un groupe de nègres, il trouve l'enfant déjà mort.

Le Père fait de vifs reproches : « Comment n'êtes-vous pas venu nous chercher plus tôt?... Voilà que par votre faute ce pauvre petit est mort sans baptême!... »



UNE FERME-CHAPELLE
(BUZET-SAINTE-ALEXANDRE)

— Pas du tout, interrompt Zimbu... il est baptisé.

— Comment? il est baptisé?... par qui?

— Par moi!

— Par vous?... quand cela?

— Tout à l'heure!

— Comment avez-vous fait?

— Voilà!... Le petit était venu s'asseoir ici... et moi, en le voyant, je me suis dit : il va mourir... Et moi, je lui ai demandé s'il aimait bien le bon Dieu... et il a dit oui. Et moi je lui ai demandé s'il croyait que Jésus est Dieu et qu'Il est mort pour nous... et il a dit oui... Et moi je lui ai demandé s'il voulait être baptisé pour aller au Ciel... et il a dit oui... Et moi j'ai pris de l'eau et je l'ai versée sur sa tête en disant : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Zimbu garda sa lucidité jusqu'au soir et put se confesser. Après il ne donna plus signe d'intelligence.

Le fait de ce fou qui, dans un petit moment de lucidité, confère le baptême à un enfant mourant semble bien indiquer que les catéchistes sont habitués à agir ainsi.

Après ce que nous avons dit, on peut jusqu'à un certain point se figurer la vie ordinaire de ces petites communautés, qui sont comme les postes avancés de la Mission.

Parfois, quand le soir tombe, après une rude journée, le missionnaire arrive loger dans une ferme-chapelle.

Et tandis qu'il s'approche, voici que tout à coup, dans le grand silence des solitudes africaines, il entend monter de l'humble chapelle, au toit de chaume, le chant si pieux, si doux, du *Laudate Dominum*.

Oh! quelle émotion pour ce cœur de prêtre, d'entendre, dans cette belle langue congolaise, retentir les louanges de son Dieu. Il s'arrête alors, et son âme chante aussi :

Lukembila Mfumu Nzambi besi bonso,

Lukembila yandi bantu bau kulu (1).

Louez le Seigneur, toutes les nations,

Louez le nom du Seigneur!

(1) On psalmodie sur la musique du *Laudate Dominum* latin ; u se prononce oa. La langue congolaise bien parlée est très harmonieuse et très douce.



PALABRE AVEC LES INDIGÈNES

CHAPITRE II

FONDATION DES FERMES-CHAPELLES

Pourparlers. — L'argument décisif. — Sous la pluie. — A Kinkoko. — Sauvé par sa barbe. — Un terrible fume-cigare.

Nous avons dit ce qu'est une ferme-chapelle.

Comment le missionnaire s'y prend-il pour obtenir des chefs indigènes l'autorisation d'en établir dans leur village?

Il faut parfois user de diplomatie!

Si les tribus sont bien disposées pour les Blancs, le Père, en arrivant dans un hameau, demande le chef.

Pourparlers

On commence ordinairement par lui répondre : « Le mfumu est absent.

— Bon!... alors j'attendrai!... »

Le chef finit par arriver.

— Mfumu, je voudrais établir une chapelle chez vous. Voulez-vous me céder un terrain et me confier quelques enfants?

— Pourquoi?

— Voilà : j'établirai ici un garçon Noir, un tel. Il connaît bien la religion des Blancs, il l'apprendra aux enfants. Il enseignera les prières à tous ceux du village qui le désireront, et, avec les garçons que vous nous donnerez, il fera de belles cultures... Eh bien, mfumu?... cela vous va t-il?

— Non!... je ne veux pas de Blancs chez moi!... Qu'ils aillent s'installer ailleurs!... je suis l'ami des Blancs, mais je ne tiens pas à les voir s'établir dans mon village!

— C'est dommage, mfumu, mon ami, c'est grand dommage pour vous!... J'avais pris avec moi de belles étoffes et beaucoup de matabiches (cadeaux). Je voulais vous en

Argument décisif

donner... mais puisque vous ne voulez pas de nous, j'irai les offrir à un autre chef plus malin... Bonjour!...

— Attendez, *Mundele Nzambi*, attendez; et voyons les cadeaux.

— Non! non!... c'est inutile, vous ne voulez pas de Blancs chez vous... Je pars.

— Non!... restez... si vous avez des cadeaux... On pourrait peut-être s'arranger...

— Allons! soit...»

Et voilà le Père exhibant des pièces de calicot aux couleurs voyantes; et tout autour de lui, les Noirs qui admirent bruyamment, les négrillons qui poussent des cris de joie, et qui, pour témoigner de leur enthousiasme, se roulent par terre!

La discussion reprend. Le chef voudrait avoir tout... Enfin après de longs pourparlers, on finit par tomber d'accord.

Le mfumu reçoit des étoffes, des couteaux, des perles; il donne le terrain et quatre, cinq, dix enfants. Aussitôt les installations commencent.

* * *

Cela ne va pas toujours aussi facilement, loin de là!... Certains chefs en voyant la prospérité des fermes-chapelles dans les villages voisins, les cadeaux qui ont été donnés à l'aristocratie du pays, supplient avec instances les Pères de s'établir chez eux. Puis quand on arrive... bonsoir!... ils n'en veulent plus!

Voici comment le Père Prévers raconte la fondation de Kinkoko :

« Je pars de Ndembo, le lundi à 6 h. 1/2, par la fraîcheur. A une heure d'ici, j'avais déjà les membres inférieurs tout mouillés par la rosée. C'est frais, mais c'est aussi malsain qu'inévitable. Me voilà en outre assailli par la pluie. Et pas un abri!... Bien inutile ici le parapluie : l'eau dévale par cuvettes.

» Enfin à 11 heures, nous arrivons à Kinkoko, où les indigènes nous demandent depuis trois mois de venir nous établir. Pas une âme au village!

Sous la pluie.

A Kinkoko.

» La faim est là pourtant,... faim congolaise, qui pour beaucoup est de la fringale.

» Enfin, on découvre et l'on m'amène, à moitié par force, un indigène.

» — Le chef du village, déclare-t-il, est au loin pour affaires; les habitants sont loin aussi pour les cultures et ne rentreront que le soir...

» — Dans ce cas, je vais m'installer sans la permission du propriétaire, dans le premier chimbek à ma convenance...

» Hélas!... le meilleur ne valait rien!... vraie banne percée de tous les côtés, laissant voir le ciel en maint endroit, avec force meurtrières, livrant passage au vent et à la pluie.

» Avec cela, des puces, d'insolentes punaises, des chiques, des moustiques... toute l'arche de Noé en miniature!... Encore si la nuit on se reposait!...

» J'étais à Kinkoko depuis vingt-quatre heures, sans avoir avancé d'un pas dans la fondation du poste.

» Les chefs ne viendraient-ils pas?...

» Ils vinrent enfin, les misérables, mais sans *malafu* (vin de palme), ce qui était mauvais signe, et n'apportant qu'une poule, et quelle poule!...

» Lorsqu'ils furent installés devant moi, je pris la parole pour leur exprimer mon désir de m'installer chez eux. Je leur dis les avantages de la présence du Blanc, etc... Mon discours fini, ce fut leur tour!...

» — Mundele, répliqua leur porte-parole, nous vous donnons une poule en cadeau, mais c'est à condition que vous vous en retourniez à Ndembo ou que vous alliez plus loin... En tous cas, ne restez pas ici, nous ne voulons pas de vous!

» J'avais plus envie de rire que de me fâcher, tant ma position me semblait drôle! ..

» — C'est bien, dis-je, reprenez votre poule. On ne se joue pas ainsi du Blanc. Votre chef m'avait invité à venir ici. Si vous m'aviez bien accueilli, je vous aurais fait de beaux cadeaux. Les cadeaux resteront dans mon coffre!...

» Du coup les bons chefs devinrent pensifs et s'en retournèrent l'oreille basse.

» La nuit vint-elle leur porter conseil?... Le fait est que

le lendemain, la procession revenait plus nombreuse que la veille : six ou sept chefs, suivis de leurs serfs apportant du malafu et... un bouc.

» — *Ka diambu ko!*... soit, me dit leur avocat; puisque le Blanc s'établit chez nous, nous sommes contents!... Qu'il reste, et voyons les conditions.

» Un euphémisme apparemment pour désigner les cadeaux.

» — C'est bien, leur dis-je, j'ai avec moi de belles couvertures, des étoffes, des couteaux solides. Mais... rien pour rien, mes bons amis! Vous, mfumu Ntongi, vous me donnerez deux chimbeks; vous, mfumu Nsoti, vous me vendrez à bon compte de la chikwangue...

» J'eus, moyennant finance, tout ce que je voulus; je restai six jours à Kinkoko, et lorsque je quittai, deux bons chimbeks se dressaient à l'entrée du bois, sous les palmiers et les safous. La basse-cour était commencée, un assez bon lot de terrain était planté de patates douces et de maïs. Quatre enfants de chefs formaient, avec deux anciens, l'embryon de la petite colonie. Et moi j'en étais quitte pour l'acompte d'une grosse fièvre. »

* * *

Quand un missionnaire a passé quelques jours dans un hameau indigène, il est presque toujours devenu l'ami du chef et de ses sujets.

La méfiance des premiers instants tombe quand ces pauvres nègres voient le Père causer et rire avec ses enfants, dire un mot amical ou plaisant à ceux qui viennent les voir travailler.

» Deux sortes de gens ont nos préférences au sujet de nos petites fondations : d'abord ceux qui nous demandent avec instance : cela se comprend; puis ceux qui ne veulent pas entrer en relations amicales avec le Blanc. En nous fixant chez ces derniers, nous rendons service à l'État, et nous nous débarrassons de nos ennemis en en faisant nos amis.

» Car ces pauvres gens, une fois qu'ils nous ont vus de

près, deviennent généralement nos plus chauds partisans (1). »

Cela n'empêche qu'en se rendant chez ces sauvages, les Pères sont parfois exposés à de sérieux dangers. Un jour, le Père Prévers se trouvait chez une peuplade très féroce. Une bande de vauriens noirs manifestait clairement l'intention de se débarrasser de ce Blanc qui n'avait pas d'armes. Le Père les laisse s'assembler devant la hutte qu'il occupait, puis, tout à coup, il sort d'un air furieux et passant sa main sous sa grande barbe, il en relève brusquement les poils devant sa bouche. A la vue de ces yeux noirs terribles, de cette figure barbue et menaçante, les nègres pris de panique, hurlant et se bousculant, s'enfuient sans se retourner.

* * *

Très superstitieux, les sauvages païens s'imaginent que les terribles Européens ont des *nkisis* (talismans) plus puissants que leurs fétiches.

Sauvé
par sa barbe.



LE PÈRE DE VOS

(1) Journal du Père Prévers.

Un terrible
fume - cigare.

En se rendant dans l'Angola pour y acheter du bétail, le Père De Meulemeester avait à traverser une contrée peuplée de tribus hostiles.

Un jour, il s'arrête dans un village pour y loger. Les indigènes veulent le faire déguerpir. Le Père parle mentes sans succès pendant bien longtemps. Soudain, sans y prendre garde, il tire de sa poche un fume-cigare et, tout en discutant, le tourne et le retourne entre ses doigts.

Les nègres remarquent la chose : « Un nkisi!... » s'écrient-ils, et les voilà partis au grand galop...

Cette frayeur qu'inspire l'Européen a son utilité, mais aussi ses inconvénients. Souvent, dans les villages, l'annonce de l'approche d'un Blanc suffit à mettre en fuite tous les habitants qui vont se cacher dans la

brousse. Généralement, après quelques heures, ils se risquent à se montrer et finissent par rentrer au hameau. Parfois pourtant, ils s'obstinent à rester cachés. Alors que faire?...

Le Père ne peut fonder sa ferme-chapelle sans l'assentiment du chef, assentiment que celui-ci refuse parfois avec tant d'obstination, qu'on doit renoncer à l'espoir de s'établir chez lui.

Dans ce cas, il ne reste qu'à rentrer chez soi avec armes et bagages, ou bien à chercher ailleurs des indigènes moins poltrons ou plus accueillants. C'est ce qu'on fait!...



LE PÈRE PRÉVERS ET SON TURC

CHAPITRE III

SUCCÈS OBTENUS DANS LES FERMES-CHAPELLES

Gand=Sainte=Barbe. — Ndolo. — Verviers=Saint=François. — Un témoignage. — Apologue Persan.

On juge de l'arbre à ses fruits.

Quels sont les résultats obtenus par le système des fermes-chapelles ?

Pour répondre à cette question, nous n'allons pas raconter ce qui s'est fait dans chacune de celles qui existent. Il y en a plus de trois cents dans la Mission du Kwango, cela nous mènerait trop loin et nous ne pourrions d'ailleurs, la plupart du temps, que répéter de l'une ce qui a été dit de dix autres.

Nous examinerons donc brièvement les succès obtenus dans le poste secondaire de Gand-Sainte-Barbe ; puis nous prendrons comme exemple deux fermes-chapelles moins importantes (1).

Tandis que de Kisantu et des autres grands postes de l'ouest, on s'avance peu à peu vers l'intérieur, de Wombali, en remontant les rivières, on tend à rejoindre les postes dépendant de Sanda et de Mpese. Le but est d'établir une série continue de postes chrétiens entre Kisantu et Wombali. Ce sont comme des jalons placés sur la route.

Quand on regarde la carte on voit, hélas ! bien des régions où les missionnaires n'ont pas encore pénétré.

(1) Les postes secondaires sont des fermes-chapelles un peu plus développées. On y construit ordinairement une habitation un peu plus grande que les chimbeks. Le missionnaire en tournée en fait souvent comme un quartier général quand il visite les fermes-chapelles d'une région.

·Ah! s'ils étaient plus nombreux!... Mais trente-deux hommes sont comme perdus dans cette immense contrée!

* * *

Gand - Ste - Barbe
(Boko).

Gand-Sainte-Barbe fut fondée le 25 août 1896. Les débuts furent ceux de tout établissement secondaire au Congo. Après deux ans d'existence, la communauté comptait vingt-quatre enfants.

Sept hectares étaient défrichés et plantés, la bananeraie comptait sept mille plantes, et quarante têtes de menu bétail peuplaient l'étable. Déjà huit mille briques étaient faites et bientôt l'on allait commencer les constructions définitives.

A cette même époque, en 1898, le kapita de Gand-Sainte-Barbe, Louis Mambu, était catéchiste régional pour huit villages des environs. Il avait régulièrement ainsi cent quatre-vingt-six assistants à ses diverses instructions.

Une machine à briques permit d'activer les bâtisses et, en 1899, une chapelle avec une petite maison pour les missionnaires de passage était construite.

Le nombre des enfants s'était accru : l'on avait atteint le chiffre de quarante-cinq et il y avait trois ménages chrétiens. En même temps, le troupeau avait prospéré et des cultures splendides s'épalaient au soleil.

« Les enfants de Gand-Sainte-Barbe sont pieux, écrivait le Père Van Henxthoven. Le soir, après avoir récité les prières de tous les jours, ils ajoutent deux dizaines de chapelet en l'honneur de la sainte Vierge, car ils savent que le mois de mai est spécialement consacré à Marie. Personne ne leur avait dit d'ajouter ces prières. »

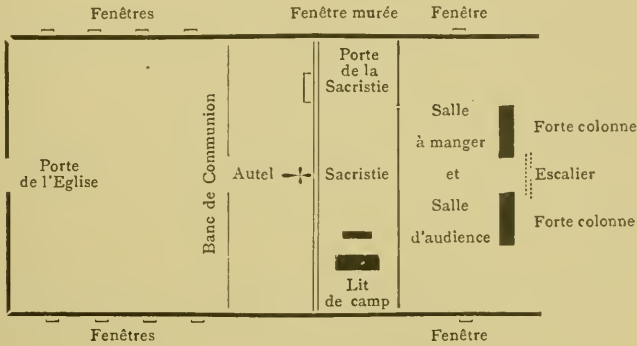
Voilà les résultats obtenus en trois ans dans une des grandes fermes-chapelles.

Le Père Sadin la décrivait ainsi en 1905 :

« Voici l'église de Boko, en briques, un petit clocheton la domine; à droite, les maisons en briques des gens mariés; à gauche, deux dortoirs d'enfants, également en briques. Encore un pont à passer, puis nous y sommes...

» Cependant nos gamins ont installé nos pliants dans la petite salle du Père. Ceci est charmant, voyez plutôt.

» Derrière la chapelle proprement dite, mais ne formant qu'un avec elle, une salle fermée de trois côtés, ouverte d'un côté. C'est le réfectoire et la salle où se règlent les palabres. Entre ce local et la chapelle se trouve la sacristie, qui sert aussi de chambre à coucher au Père qui vient dire la messe. »



PLAN TYPE DES CHAPELLES DES POSTES SECONDAIRES

* * *

Le Père Hanquet avait fondé le petit poste de Ndolo. Ce fut seulement après deux mois qu'il put y retourner.

« Je vous avoue, écrivait-il, que je m'attendais à retrouver le poste dans l'état où je l'avais quitté. Le Noir, abandonné à lui-même, ne sait que paresser. Aussi, jugez de ma surprise lorsque, débouchant du bois qui précède le village, je me vis en face de vastes cultures, coupées par deux belles allées de bananiers, aboutissant à la ferme-chapelle. Celle-ci est située dans un grand bosquet de palmiers; au milieu est une vaste cour, au centre de laquelle s'élève la croix; tout autour les habitations et les étables.

Ndolo.

» Je n'en revenais pas en voyant le travail exécuté en si peu de temps par une poignée d'enfants.

» Près de 3 hectares défrichés et plantés de patates, d'arachides, de maïs et de haricots, et une grande bananeraie de plus de 2,000 pieds de bananiers.

» Vraiment, le petit catéchiste est un maître homme;

plein d'activité et d'initiative, il fera de son village un des plus beaux de la région de Ndembo.

» Les indigènes lui ont déjà donné leur confiance et l'ont nommé, peu après son arrivée, chef de leur marché. Il

vient de bien mériter de l'État en découvrant, dans les bois

de Ndolo, des charges de caoutchouc dérobées au

gouvernement par un mauvais drôle, qu'il

s'est empressé de livrer au bras sé-

culier. L'influence dont il jouit dans la

région lui sert admirablement pour

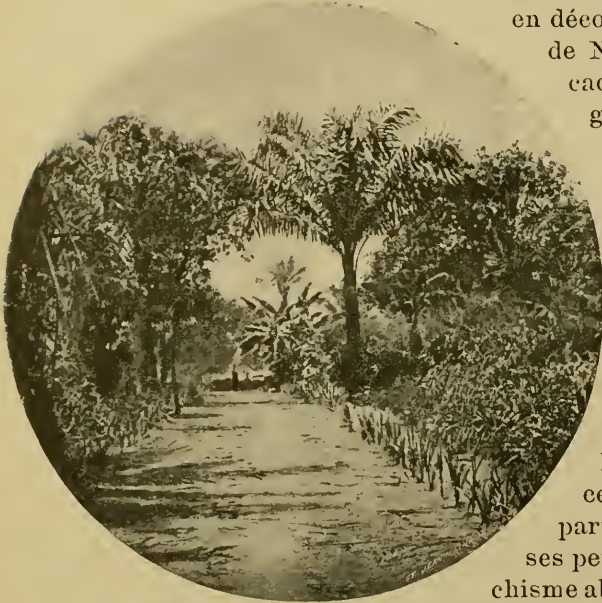
faire pénétrer dans les villages notre

sainte religion. En l'espace de deux mois,

cet enfant de 15 ans est parvenu à apprendre à

ses petits moricauds le catéchisme abrégé, dont la connais-

sance est exigée pour le baptême et la première communion.



ALLÉE D'UNE FERME-CHAPELLE

Ceci est surprenant, lorsqu'on songe que la plupart des catéchumènes mettent près d'un an pour arriver à ce résultat. »

* * *

Verviers-Saint-François.

Un dernier exemple tiré d'une lettre du Père Prévers :
« J'accompagnais dernièrement, dans une petite expédition, un représentant de l'État.

» Nous passâmes par Verviers-Saint-François. Notre escorte comprenait plus de soixante bouches à nourrir.

» Thomas Maluti, le brave catéchiste du poste, ne fut guère embarrassé. Au bout d'un quart d'heure, nous avions, pour nous réconforter, de beaux régimes de



LE FRÈRE VANDERSTRAETEN ET LE BÉTAIL

bananes, des paniers de grosses patates, plus un petit bouc comme assaisonnement. Les soldats n'en pouvaient croire leurs yeux!...

» Et les enfants?... me direz-vous.

» Bien nourri, tout notre petit monde se porte à merveille!

» Il faudrait les voir, la tête proprement rasée, l'œil vif, les membres frottés d'huile de palme, leur corps de bronze luisant au soleil.

» La gloire d'un si beau succès revient sans nul doute à Dieu et à la sainte Vierge, mais une part est due aussi au brave Maluti.

» La modération et le bon sens qui le caractérisent sont reconnus par tout le monde, à commencer par les indigènes.

» Bien qu'il n'eût pas mandat officiel pour faire la police,



FERME-CHAPELLE (MBOKO-SAINT-DÉSIRÉ)

il intervint dernièrement auprès d'un chef des environs qui se proposait de vendre un enfant.

» Maluti ayant appris son projet de contravention à la loi, se rendit chez le mfumu en question et lui infligea une bonne amende, qu'il vint fidèlement remettre au représentant de l'État lors de son passage à Mbengo.

» Depuis ce jour, il a été chargé par l'État lui-même de régler différentes affaires (1). »

On le voit, la prospérité d'une ferme-chapelle dépend principalement de l'intelligence, de l'initiative, de l'activité du kapita qui la préside.

Tous les Noirs n'ont pas autant de qualités que les catéchistes des postes dont nous venons de parler. On conçoit cependant que le système tende à développer chez les enfants ces vertus : initiative, savoir-faire, prudence. C'est ce qui frappe surtout ceux qui étudient le genre de colonisation adopté par les Jésuites au Congo.



VILLAGE INDIGÈNE

Il y a quelques années, M. Buls, l'ancien bourgmestre de Bruxelles, fit un voyage au Congo. Il y visita diverses Missions, notamment celle des Pères de Scheut et celle des Jésuites.

Un témoignage

Rentré en Belgique, il écrivit ses impressions et les publia dans un ouvrage intitulé : *Croquis congolais*. Après avoir en quelques mots exposé le système des fermes-chapelles, des « Missions-fermes », comme il les appelle, il continue :

« Livrés un certain temps à eux-mêmes, obligés d'attendre de leurs propres cultures et de leurs troupeaux leurs seuls moyens d'existence, les élèves des Jésuites déploient une activité et une initiative qui ne se rencon-

(1) Lettre du 15 septembre 1898.

trent pas chez les catéchumènes des autres Missions (1); souvent même ils deviennent les chefs et les juges des villages où ils sont établis. »

Apologue Persan.

Cet éloge peu suspect, décerné à des missionnaires catholiques, nous rappelle un vieil apologue persan. Un roi fit un jour venir son ministre.

« Je veux, lui dit-il, récompenser l'homme le plus vertueux de mon royaume. Présente-moi une liste sur laquelle tu placeras les dix noms de ceux qui te paraissent les meilleurs. »

Or, parmi les noms présentés se trouvait celui d'un des ennemis personnels du ministre.

Le roi loua fort la loyauté de son serviteur, et ce fut cet ennemi qu'il récompensa parce que, disait-il, quand un homme rend témoignage à la vertu de quelqu'un qu'il n'aime pas, ce témoignage vaut double.

(1) Par des procédés différents, les Pères de Scheut et d'autres ont obtenu de magnifiques résultats. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la lettre du comte H. d'Ursel au directeur du *Mouvement des Missions catholiques au Congo* (sept. 1905, p. 244). Nous n'en citons qu'un court passage qui se rapporte aux Pères de Scheut :

« A Kangu (Moll-Sainte-Marie), il faut presque un effort de la volonté pour admettre qu'on se trouve devant l'ouvrage de six années seulement; car on traverse plusieurs centaines d'hectares de plantations admirablement entretenues avant de s'arrêter, sur le plateau d'où elle les domine, devant la magnifique église récemment terminée, dans laquelle plus de mille chrétiens viennent chaque dimanche assister à la sainte messe, écouter l'instruction et s'approcher des sacrements. »

CHAPITRE IV

OBSTACLES ET RÉSULTATS GÉNÉRAUX

Obstacles. — Le climat. — Abrutissement et corruption des Noirs. — La maladie du sommeil. — Mauvais vouloir de certains Blancs. — Résultats généraux. — Nombre approximatif des baptêmes. — Résumé.

Il nous reste à parler des divers obstacles qui entravent l'action des missionnaires au Congo, et des résultats obtenus jusqu'ici.

Devant les prêtres colonisateurs se dressent des difficultés de tout genre : c'est d'abord le climat qui épuise les missionnaires et les décime — douze morts en treize ans! — et laisse les autres affaiblis et énervés par cette chaleur fiévreuse.

Le climat

C'est ensuite le terrible abrutissement, la corruption de cette malheureuse race noire. Pauvres gens!... On peut, sans les calomnier, les mettre bien bas dans les degrés de l'espèce humaine. En eux, la bête domine presque toujours, et combien écœurante, hélas!...

Abrutissement
et corruption des
Noirs.

« Vous voudriez savoir, écrivait le Père Henry Beck, si je n'ai pas encore eu de désillusions?

» Oui! j'en ai eu une, et bien forte : c'est par rapport aux Noirs. Depuis des années, j'avais annoté les passages où l'on relevait leurs qualités morales, parce que tant d'autres les décrivent. Hé bien! plus je les connais, plus je dois avouer qu'ils se rapprochent de bien près de la brute : C'est toujours la même histoire, le ventre, rien que le ventre : voilà leur dieu; manger... boire... voilà leur ciel. »

Puis une insouciance complète pour toute chose; on ne peut jamais compter sur eux; c'est désespérant! Pour le moindre motif, ils quittent l'emplacement qu'ils occupent et vont établir leur village ailleurs.

Les fermes-chapelles ne peuvent pas rester isolées des hameaux indigènes, puisque les jeunes colons sont des habitants de ces villages. Le Père Hendrickx dut recommencer jusqu'à six fois la fondation d'un

même poste. « Ah! nous disait-il, quels garnements! inconstants comme des papillons! » Et menteurs! et voleurs!...

on ne s'en fait pas d'idée. Un jour, à Kimucnza, on prend un gamin en flagrant délit de larcin. On le punit : « Hé bien? volerez-vous encore?... — Vous pouvez me

tuer si vous voulez, mais je ne cesserai pas de voler! » Beaucoup de ces pauvres diables sont peu intelligents, presque tous paresseux et lascifs. Et avec toutes ces

belles qualités, ils sont vaniteux et vous prennent des airs de matamore!... Autant de défauts que l'on doit

attaquer sans cesse. Les missionnaires en viennent à bout à force de fermeté douce et de patience.



FÉTICHE

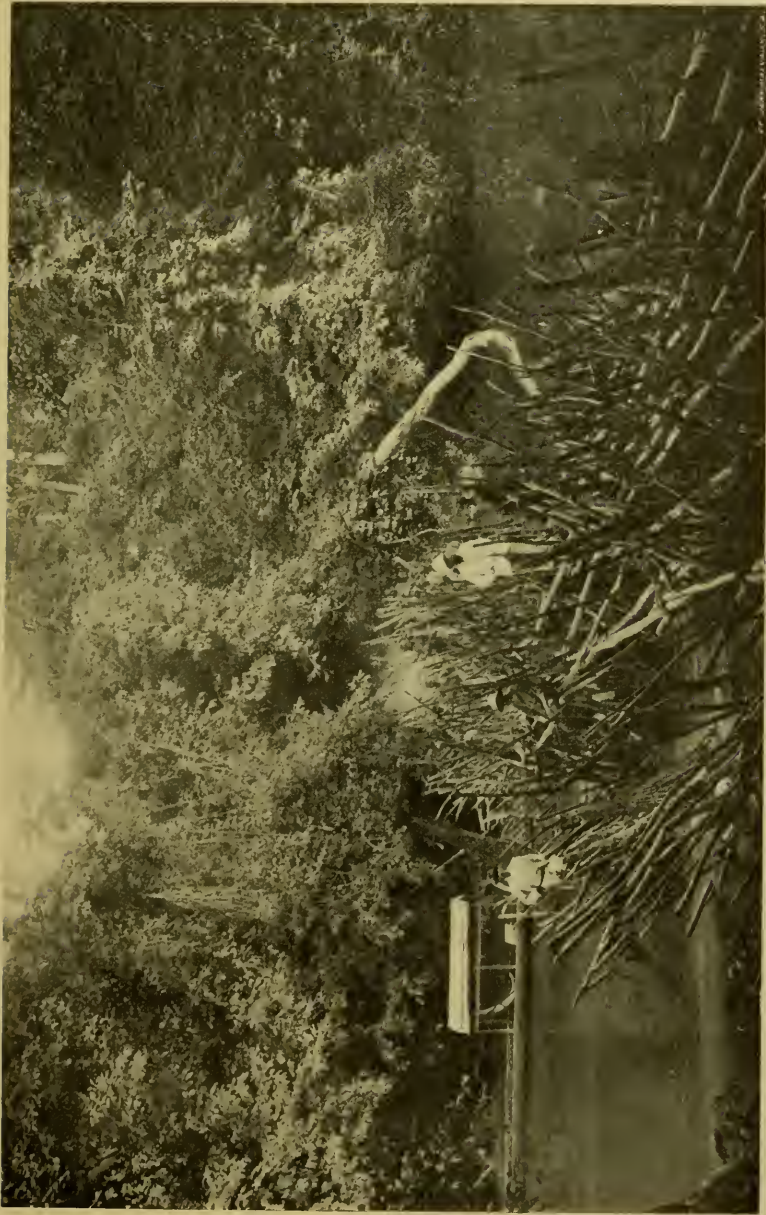
* * *

Hélas! il est un autre obstacle contre lequel la fermeté ne peut rien! C'est la terrible et mystérieuse maladie du sommeil.

La maladie
du sommeil

On en a beaucoup parlé déjà; on en parlera probablement encore beaucoup, car personne, jusqu'à présent, n'a trouvé de remède efficace pour la combattre. A chaque page, dans les lettres des missionnaires, ce sont de douloureuses exclamations. La maladie du sommeil, toujours la maladie du sommeil!

Une ferme-chapelle est prospère; la foi se répand dans le pays grâce au zèle intelligent du catéchiste, puis un



PAYSAGE CONGOLAIS

jour, le pauvre kapita est atteint par le fléau... et tout périlite!

Une semaine, à Kimpako, le Père Hendrickx dut faire chaque jour un enterrement!

Kimuenza dut être abandonné en partie, à cause de l'effroyable mortalité qui dépeuplait la colonie et les environs. Hélas! ce n'est pas toujours la maladie seule qui emporte les jeunes nègres. Dernièrement, le meilleur catéchiste de la Mission, le brave Patrice, dont nous avons parlé plus haut, fut pris par des anthropophages, tué et mangé!...

*
* *

Mauvais vouloir
de
certains blancs.

Pourquoi faut-il ajouter qu'à côté de ces obstacles provenant de la nature et des nègres, il en est d'autres qu'occasionnent certains Blancs?

Nous ne parlerons pas de l'immoralité d'un grand nombre d'agents, commerciaux ou autres, qui, loin de donner le bon exemple aux Noirs, sont de vrais corrupteurs.

Certains d'entre eux sont positivement hostiles aux prêtres catholiques, et, par mille tracasseries, tâchent d'enrayer les progrès de leur œuvre.

Ils interprètent arbitrairement et faussent le sens des décrets portés, semble-t-il, en faveur des missionnaires. Pour mettre les Pères à l'abri des vexations, le Gouverneur ou le Vice-gouverneur a dû parfois intervenir et même déplacer des agents inférieurs.



LA NIQUE AU FÉTICHE

A côté de ces malveillants, nous sommes heureux de le reconnaître, il en est d'autres qui se montrent vraiment aimables pour les missionnaires et favorisent leur action de tout leur pouvoir.

La protection de l'État est du reste indispensable. C'est la crainte de *Bula-Matari* qui empêche une foule de crimes : meurtres, ventes d'hommes, rixes sanglantes entre villages, épreuves du poison, etc. Aussitôt que les fusils ne sont plus



MALADES DU SOMMEIL.

là pour inspirer une crainte salutaire, toutes ces horreurs reparaissent; on l'a vu récemment. De quatre districts, du Kwango Oriental, du Stanley Pool, de Matadi et du Mayumbe, l'État en a fait deux : celui du Mayumbe et celui du Stanley Pool. Les agents Blancs et les soldats ont été retirés de l'intérieur du pays. Aussitôt les chefs nègres ont relevé la tête. Ces moricauds s'imaginaient que les Blancs s'en allaient définitivement, et que par conséquent les mœurs d'antan pouvaient impunément réapparaître.

Espérons que la répression des crimes ne sera pas arrêtée par cette mesure administrative; sans cela les coutumes barbares, vols, infanticides et le reste reprendront de plus belle dans toute la contrée.

Nombre
approximatif des
baptêmes.

Il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire une idée exacte des résultats atteints jusqu'ici et du nombre des baptêmes qui ont été conférés depuis les débuts de la Mission. D'après les chiffres officiels, il y a eu en moyenne 600 baptêmes par année. Pour treize ans cela donnerait 7,800 (1).

Ces chiffres ne regardent que les baptêmes conférés par les Pères, les Frères, ou bien par les Sœurs de Notre-Dame. Ils n'indiquent pas ceux qui l'ont été par les catéchistes des fermes-chapelles.



A KASONGO

Or, souvent les moribonds font appeler les kapitas, et, par leur ministère, sont régénérés avant de partir pour l'autre vie. En outre, fréquemment, les catéchistes ont l'occasion de faire couler l'eau sainte sur le front des

(1) Voici les chiffres des quatre dernières années :

Août 1901	à	Août 1902	649 baptêmes.
» 1902	»	» 1903	648 »
» 1903	»	» 1904	642 »
» 1904	»	» 1905	665 »

petits enfants agonisants. Sans exagérer, on pourrait donc donner comme nombre approximatif des baptisés en treize ans celui de dix à douze mille.

Ces âmes ont coûté la vie à douze vaillants missionnaires... Est-ce trop?... Oh! non!... Jésus-Christ a donné tout son sang!

* * *

Maintenant, nous voudrions résumer cette étude et donner en quelques lignes une idée bien nette de ce qu'est la Mission du Kwango et de ce qu'elle a d'original.

Il y a treize siècles, les moines pénétraient dans l'épaisseur des vieilles forêts de Belgique; ils défrichaient le sol, fondaient des abbayes et battaient en brèche la barbarie en répandant peu à peu la civilisation et la foi parmi les peuplades germanes et gauloises.

Aujourd'hui, au Kwango, nos Pères ont adopté la même méthode: ils défrichent le sol, et lentement, mais sûrement, ils élèvent les âmes et les intelligences.

Un second caractère différencie la Mission du Kwango de celles que les Jésuites ont à Ceylan et



LE R. P. BANCKAERT

Préfet apostolique de la Mission du Kwango

aux Indes anglaises : c'est le système des fermes-chapelles qui fait avancer de front la culture matérielle et la culture spirituelle et civilise le Noir par le Noir.

De Kisantu, résidence du Préfet apostolique, part la direction générale. Elle est communiquée aux Pères des autres centres, et par eux atteint les catéchistes et les kapitas des dernières fermes-chapelles.

Tel est le plan à la fois simple et fécond que les Jésuites belges ont adopté dans leur mission du Kwango. Daigne Dieu, de sa main puissante et paternelle, soutenir l'effort de ses ouvriers et bénir leur travail !

Qu'Il les protège et les garde en vie. La mort vient, hélas ! de frapper parmi eux un coup terrible.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons le décès du R. P. Van Henexthoven, ancien supérieur général et organisateur de la mission du Kwango.

Il était vraiment un père pour ses pauvres noirs, et dans ces sauvages natures, sa bonté, son inépuisable patience avaient su réveiller une véritable affection.



Sur les côtes de Bretagne, dans les jours de tempête, parfois un grand navire va donner sur les récifs. Pendant des heures il lutte, mais peu à peu les voies d'eau se font larges et la grande machine lentement s'enfonce. Et durant cette agonie, de la rive, la foule anxieuse des pêcheurs contemple le duel entre l'Océan en furie et le vaisseau en détresse.

De leurs yeux perçants, les marins bretons suivent chaque mouvement, chaque effort.

Tout à coup, là-bas, une fausse manœuvre de l'équipage; ici, sur la rive, un grand cri : « Les malheureux! ils sont perdus!... »

Alors un vieux pêcheur se retourne vers ses compagnons et simplement il dit : « Les hommes de courage!... »

Et sûr d'être suivi, il prépare la barque de sauvetage. En vain, les mères, les femmes, les enfants tâchent de retenir les maris, les pères.

Bientôt à la crête des vagues, la chaloupe danse, secouée par la rafale, tandis que de la grève, la foule angoissée, suit les matelots des yeux et que vers le ciel, de tous les cœurs, la prière monte suppliante.

Dans l'immense continent noir, des millions d'âmes sont en péril et font naufrage.

A la voix du successeur de Pierre, le vieux pêcheur de Galilée, des esquifs sont partis et, malgré les larmes des mères et des amis, les sauveteurs se sont embarqués. Ils travaillent là-bas, au milieu des récifs, malgré les coups de vent, malgré la tempête.

Comme la foule bretonne, regardons-les lutter et prions pour eux!

Qui sait?... Un jour peut-être, au fond de notre cœur, nous entendrons à notre tour une voix qui nous criera : « Allons! les hommes de courage! »

Les Missionnaires du Kwango

BRABANT

	Départ	Retour	Décès
P. Struyf, Yves, Saventhem.	1903		
F. Van der Straeten, Henri, Opwyek	1895	. . .	1900
F. Roelandts, François, Saventhem.	1901		
F. Verdonk, Antoine, Langdorp	1905		

ANVERS

P. Van Henexthoven, Emile, Moll	1893	. . .	1906
P. De Hert, François, Anvers	1894	1897	
P. Hendrickx, François, Turnhout	1898	1905	1905
P. Vermeulen, Julien, Berchem	1898		
P. Swannet, Jean, Turnhout	1899		
P. Opdebceek, Joseph, Anvers.	1900	1904	
P. Lauwers, Auguste, Anvers	1901		
P. De Duve, Léon, Anvers	1902		
P. Van Tilborg, Gustave, Turnhout.	1905		
F. Van den Bosch, Alph., Anvers.	1895		

LIÈGE

P. Dumont, Jean-Baptiste, Liège.	1893	. . .	1893
P. Prévers, Joseph, Liège	1897	. . .	1902
P. Hanquet, Jean-Baptiste, Liège	1898	1901	
	1905		
P. Goossens, Ferdinand, Liège	1903		

HAINAUT

P. Liagre, Edouard, Tournai	1893	. . .	1899
P. Waroux, Pierre, Maubray	1895	. . .	1898
P. Cus, Alphonse, Péronne	1900	1905	
P. Sadin, Ferdinand, Lodelinsart	1904		
P. Allard, Ferdinand, Châtelineau	1905		

FLANDRE ORIENTALE

P. De Meulemeester, Ern., Schoorisse.	1893	1896	
	1900		
P. Brielman, Arthur, Gand	1895	1900	
	1904		
P. De Vos, Stanislas, Gand.	1896		
P. Van Naemen, Louis, Saint-Nicolas	1902		
P. Gottigny, René, Alost	1905		
P. De Vriese, Théodore, Gand.	1905		
F. De Sadeleer, François, Lede	1893	1906	
F. De Brouwer, Gustave, Denderbelle.	1900		
F. De Vriese, César, Gand	1903	1905	

FLANDRE OCCIDENTALE

	Départ	Retour	Décès
P. Butaye, René, Stavel	1895		
P. Beck, Henry, Courtrai	1897	. . .	1897
P. Banckaert, Julien, Bruges	1901		
P. Van Heede, Jules, Bruges	1902	1904	
F. Lombary, Edmond, Slype	1893	1899	
	1902		
F. Vrielynck, Aimé, Bruges.	1895	. . .	1898
F. Van Houtte, Auguste, Thomont	1895		

LUXEMBOURG

F. Gillet, Justin, Paliseul.	1893		
F. Gérard, Charles, Bastogne	1898	1901	
	1903		

NAMUR

P. Bovy, Joseph, Temploux.	1894	. . .	1895
------------------------------------	------	-------	------

LIMBOURG

F. Festiens, Jean, Hoesselt	1895		
---------------------------------------	------	--	--

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

F. Henrycy, Michel, Perl	1894	. . .	1895
F. Molitor, Antoine, Hobscheid	1900		

AUTRES PAYS

P. Markiewicz, Joseph, Galicie	1903		
F. Odon, Adolphe, Romeyer, Drôme, France	1898	. . .	1906

